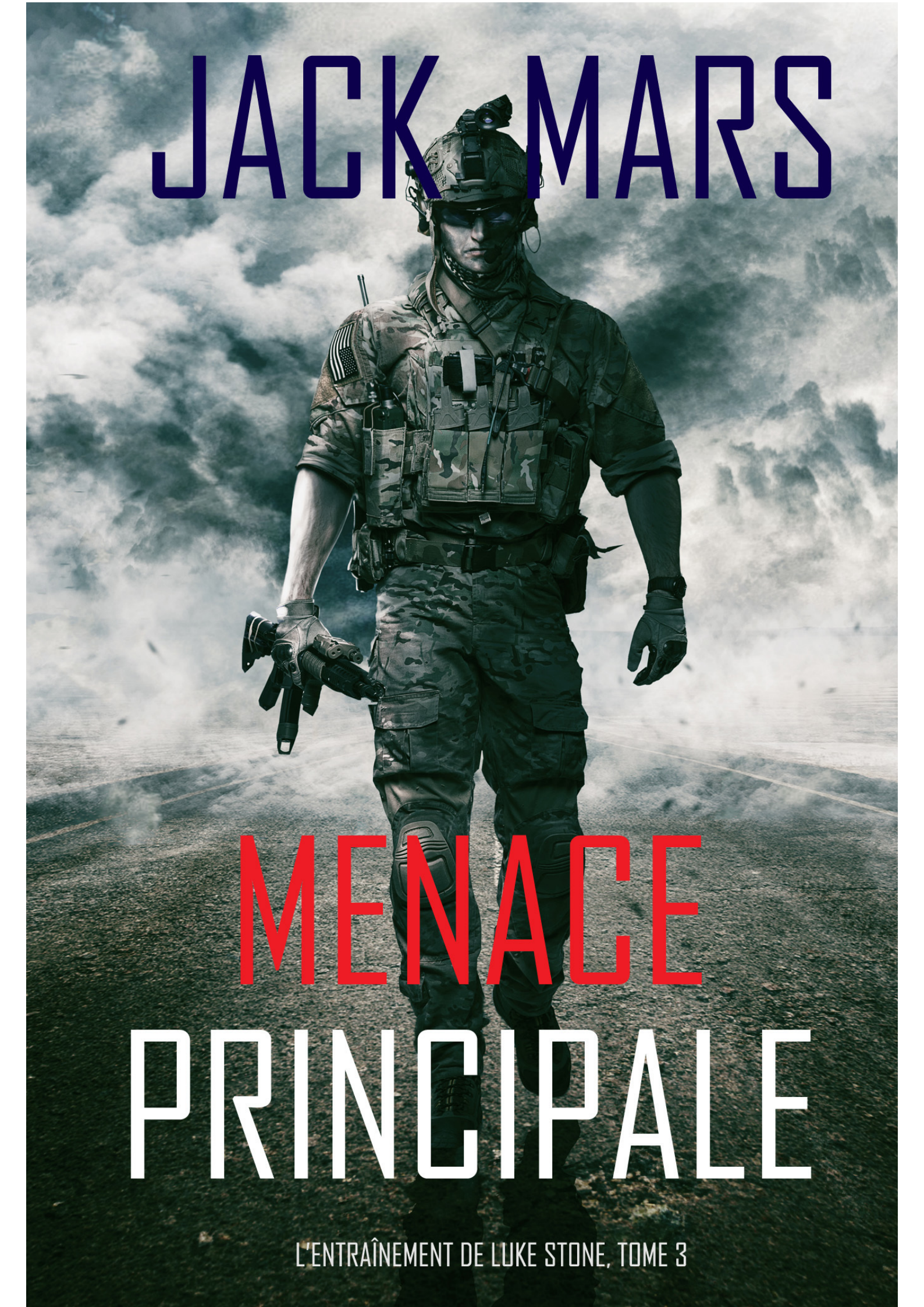


JACK MARS

A full-page background image of a soldier in tactical gear. The soldier is wearing a helmet with a night vision device, a tactical vest with various pouches, and camouflage pants. He is holding a handgun in his right hand. The background shows a runway with smoke or dust rising from the ground, suggesting a recent landing or explosion.

MENACE PRINCIPALE

L'ENTRAÎNEMENT DE LUKE STONE, TOME 3

Jack Mars

Menace Principale

«Lukeman Literary Management Ltd»

Mars J.

Menace Principale / J. Mars — «Lukeman Literary Management Ltd»,

« Un des meilleurs thrillers que j'aie lus cette année. »--Books et Movie Reviews (à propos de Tous Les Moyens Nécessaires) Dans MENACE PRINCIPALE (L'ENTRAÎNEMENT DE LUKE STONE, TOME 3), thriller d'action révolutionnaire par l'auteur à succès n°1 Jack Mars, Luke Stone, 29 ans, vétéran d'élite de la Force Delta, dirige l'Équipe d'Intervention Spéciale du FBI quand elle essaie de contrer une prise d'otages sur une plate-forme pétrolière lointaine située en Arctique. Pourtant, ce qui, au premier abord, semblait n'être qu'une opération terroriste ordinaire pourrait, semblerait-il, être beaucoup plus que ça. À cause d'un complot russe qui se déroule rapidement dans l'Arctique, Luke est peut-être au bord de la nouvelle guerre mondiale. Or, Luke Stone pourrait bien être le seul homme à pouvoir s'y opposer. MENACE PRINCIPALE est un thriller militaire captivant, une dose d'action sauvage qui vous poussera à tourner les pages jusque tard dans la nuit. Cette série vient avant la série n°1 de thrillers à succès LUKE STONE et elle nous explique comment tout a commencé. Cette série fascinante a été écrite par l'auteur à succès Jack Mars qui, selon certains, serait « un des meilleurs auteurs de thrillers du monde ». « Le thriller dans toute sa splendeur. »--Midwest Book Review (à propos de Tous Les Moyens Nécessaires) La série n°1 de thrillers à succès LUKE STONE de Jack Mars est elle aussi disponible (7 tomes). Elle commence par Tous les Moyens Nécessaires (Tome 1), qui est disponible en téléchargement gratuit avec plus de 800 évaluations à cinq étoiles !

© Mars J.

© Lukeman Literary Management Ltd

Содержание

CHAPITRE PREMIER	8
CHAPITRE DEUX	13
CHAPITRE TROIS	19
CHAPITRE QUATRE	24
CHAPITRE CINQ	27
CHAPITRE SIX	32
CHAPITRE SEPT	34
CHAPITRE HUIT	41
CHAPITRE NEUF	44
Конец ознакомительного фрагмента.	53

MENACE PRINCIPALE

(L'ENTRAÎNEMENT DE LUKE STONE, TOME 3)

JACK MARS

Jack Mars

Jack Mars est actuellement l'auteur best-seller aux USA de la série de thrillers LUKE STONE, qui contient sept volumes. Il a également écrit la nouvelle série préquel L'ENTRAÎNEMENT DE LUKE STONE, ainsi que la série de thrillers d'espionnage L'AGENT ZÉRO.

Jack adore avoir vos avis, donc n'hésitez pas à vous rendre sur www.Jackmarsauthor.com afin d'ajouter votre mail à la liste pour recevoir un livre offert, ainsi que des invitations à des concours gratuits. Suivez l'auteur sur Facebook et Twitter pour rester en contact !

Copyright © 2019 par Jack Mars. Tous droits réservés. Sauf dérogations autorisées par la Loi états-unienne sur le droit d'auteur de 1976, aucune partie de cette publication ne peut être reproduite, distribuée ou transmise sous quelque forme que ce soit ou par quelque moyen que ce soit, ou stockée dans une base de données ou système de récupération, sans l'autorisation préalable de l'auteur.

Ce livre électronique est réservé sous licence à votre seule jouissance personnelle. Ce livre électronique ne saurait être revendu ou offert à d'autres gens. Si vous voulez partager ce livre avec une autre personne, veuillez en acheter un exemplaire supplémentaire par destinataire. Si vous lisez ce livre sans l'avoir acheté, ou s'il n'a pas été acheté pour votre seule utilisation personnelle, alors, veuillez le renvoyer et acheter votre exemplaire personnel. Merci de respecter le difficile travail de cet auteur.

Il s'agit d'une œuvre de fiction. Les noms, les personnages, les entreprises, les organisations, les lieux, les événements et les incidents sont le fruit de l'imagination de l'auteur ou sont utilisés dans un but fictionnel. Toute ressemblance avec des personnes réelles, vivantes ou mortes, n'est que pure coïncidence.

Copyright de l'image de couverture : Getmilitaryphotos. Cette image est utilisée en vertu d'une licence accordée par Shutterstock.com.

LIVRES DE JACK MARS

SÉRIE DE THRILLERS LUKE STONE

TOUS LES MOYENS NÉCESSAIRES (Volume #1)

PRESTATION DE SERMENT (Volume #2)

SALLE DE CRISE (Volume #3)

L'ENTRAÎNEMENT DE LUKE STONE

CIBLE PRINCIPALE (Tome #1)

DIRECTIVE PRINCIPALE (Tome #2)

MENACE PRINCIPALE (Tome #3)

UN THRILLER D'ESPIONNAGE DE L'AGENT ZÉRO

L'AGENT ZÉRO (Volume #1)

LA CIBLE ZÉRO (Volume #2)

LA TRAQUE ZÉRO (Volume #3)

LE PIÈGE ZÉRO (Volume #4)

LE FICHER ZÉRO (Volume #5)

LE SOUVENIR ZÉRO (Volume #6)

SOMMAIRE

[CHAPITRE PREMIER](#)

[CHAPITRE DEUX](#)

[CHAPITRE TROIS](#)

[CHAPITRE QUATRE](#)

[CHAPITRE CINQ](#)
[CHAPITRE SIX](#)
[CHAPITRE SEPT](#)
[CHAPITRE HUIT](#)
[CHAPITRE NEUF](#)
[CHAPITRE DIX](#)
[CHAPITRE ONZE](#)
[CHAPITRE DOUZE](#)
[CHAPITRE TREIZE](#)
[CHAPITRE QUATORZE](#)
[CHAPITRE QUINZE](#)
[CHAPITRE SEIZE](#)
[CHAPITRE DIX-SEPT](#)
[CHAPITRE DIX-HUIT](#)
[CHAPITRE DIX-NEUF](#)
[CHAPITRE VINGT](#)
[CHAPITRE VINGT-ET-UN](#)
[CHAPITRE VINGT-DEUX](#)
[CHAPITRE VINGT-TROIS](#)
[CHAPITRE VINGT-QUATRE](#)
[CHAPITRE VINGT-CINQ](#)
[CHAPITRE VINGT-SIX](#)
[CHAPITRE VINGT-SEPT](#)
[CHAPITRE VINGT-HUIT](#)
[CHAPITRE VINGT-NEUF](#)
[CHAPITRE TRENTE](#)
[CHAPITRE TRENTE-ET-UN](#)
[CHAPITRE TRENTE-DEUX](#)
[CHAPITRE TRENTE-TROIS](#)
[CHAPITRE TRENTE-QUATRE](#)
[CHAPITRE TRENTE-CINQ](#)
[CHAPITRE TRENTE-SIX](#)
[CHAPITRE TRENTE-SEPT](#)
[CHAPITRE TRENTE-HUIT](#)
[CHAPITRE TRENTE-NEUF](#)
[CHAPITRE QUARANTE](#)
[CHAPITRE QUARANTE-ET-UN](#)
[CHAPITRE QUARANTE-DEUX](#)
[CHAPITRE QUARANTE-TROIS](#)

CHAPITRE PREMIER

4 septembre 2005

17 h 15, Heure de l'Alaska (21 h 15, Heure de l'Est)

Plate-forme pétrolière Martin Frobisher

Neuf kilomètres au nord de la Réserve Faunique Nationale de l'Arctique

Mer de Beaufort

Océan Arctique

Quand la tuerie commença, personne n'était prêt.

Quelques moments auparavant, l'homme qu'ils appelaient Big Dog se tenait à la rambarde en combinaison de travail matelassée avec des bottes à embout d'acier, des gants épais en cuir et une casquette de base-ball jaune délavée avec Ne lâchez pas votre proie imprimé dessus.

Dehors, il faisait froid, mais Big Dog ne sentait plus le froid et il allait bientôt faire beaucoup plus froid. Tout autour de lui s'étendaient les grands espaces de l'Arctique avec, jusqu'à perte de vue, le ciel gris et une eau sombre ponctuée de plaques de glace blanc lumineux.

Fumant une cigarette, il regardait un bateau militaire à double coque se frayer un chemin au travers de la banquise dans la lumière pâle de la fin d'après-midi, qu'on pouvait difficilement appeler lumière du soleil. À présent, la couverture nuageuse était constante, comme un lourd édredon, et Big Dog n'avait pas vu un rayon de lumière du soleil depuis au moins une semaine. Il était facile d'oublier le soleil. Il était facile de tout oublier.

— Ils sont en avance, se dit Big Dog à voix haute.

Il n'aimait pas vraiment ce bateau. Il lui donnait une sensation d'incertitude. Il ressemblait beaucoup à un bateau qui emmènerait des membres d'équipe à la plate-forme après une pause. En fait, d'ici, sur le pont du bateau, il distinguait au moins une dizaine d'hommes qui se préparaient à débarquer quand ils atteindraient le quai.

Cependant, les changements d'équipe n'avaient pas lieu aussi tôt et les bateaux n'arrivaient pas sans avoir été prévus ni annoncés. Pas par ici. Il essaya de passer en revue les raisons envisageables pour que ce bateau arrive maintenant, mais il se remettait encore d'une cuite et le martèlement qu'il avait dans la tête, auquel il fallait ajouter la confusion mentale provoquée par le manque de sommeil, rendait toute réflexion difficile.

Aucune importance. Tout s'expliquerait quand ils arriveraient ici. Il était peut-être possible que quelqu'un ait commis une erreur. Dans l'Arctique, beaucoup de gens ne savaient pas quel jour c'était. Ici, personne ne parlait de lundi, mardi, mercredi ou jeudi. À quoi cela servirait-il ? Les tranches de douze heures étaient toutes les mêmes, passées à travailler ou à dormir, à travailler ou à dormir. Le temps se confondait, se brouillait, disparaissait sous la dureté de l'acier et sous un oubli froid et blanc.

Qui qu'ils soient, quoi qu'ils fassent, il faudrait qu'ils viennent parler à Big Dog. Big Dog était moins méchant qu'il l'avait été autrefois. Il avait grandi dans la réserve. Il était ce qu'on appelait mi-Blackfeet et mi-américain et, autrefois, il avait été extrêmement méchant.

Il mesurait deux mètres et pesait 113 kilos à jeun ou 124 quand il avait bu trop de bière. Maintenant, à plus de cinquante ans, il était plus abordable, se mettait moins vite en colère et pouvait parfois même faire preuve d'un peu de compassion. Cependant, il était l'homme le plus fort de l'endroit, peut-être l'homme le plus fort de l'Arctique, et c'était sa plate-forme pétrolière.

Big Dog avait fait partie de l'équipe qui avait construit cette plate-forme. Pendant cinq ans, il avait été le chef d'équipe. Il n'était pas géologue, il n'était pas le foreur et il n'était pas un employé d'entreprise diplômé mais il fallait savoir qu'il y avait constamment plus de quatre-vingt-dix hommes sur cette plate-forme et que chacun de ces hommes, même les patrons, étaient sous sa responsabilité.

La plate-forme Martin Frobisher, en général nommée « Bish » par les brutes qui y travaillaient et y habitaient deux semaines de suite, était un tas d'acier d'un demi-milliard de dollars. Le Bish était

une tour bleu royal et jaune constituée de plates-formes et de blocs de machines empilés loin au-dessus du trou où la foreuse pénétrait le fond de l'océan. Le sommet de cette tour se dressait quarante étages au-dessus de l'eau. Il était stationné à plus de 400 kilomètres au-dessus du Cercle Arctique, sur une île artificielle de 2 hectares juste au large de la Réserve Faunique Nationale de l'Arctique.

La Bish appartenait à une petite entreprise appelée Innovate Natural Resources. Innovate avait des contrats avec tous les grands, BP, ExxonMobil, ConocoPhillips, mais c'était la plate-forme d'Innovate. Big Dog pensait souvent que les grands acteurs laissaient Innovate opérer ici parce que cela leur donnait la possibilité de nier de façon plausible la réalité de ce qui se passait. Innovate faisait le sale boulot et, si quelqu'un s'en rendait compte, Innovate en serait accusée.

L'île était accessible par la voie des glaces sur la mer gelée la plus grande partie de l'année, mais pas en été, et même pas en septembre. Plus maintenant. La banquise permanente avait disparu, fondu, et l'eau était dégagée tout l'été. Comme l'été était fini, la glace saisonnière commençait à recouvrir l'eau.

Alors que Big Dog le regardait, le bateau franchit les derniers mètres et s'arrêta au quai. Deux dockers de Bish commençaient à attacher les amarres du bateau quand, soudain, il se produisit une chose étrange, si étrange qu'il fallut plusieurs secondes à l'esprit de Big Dog pour la comprendre.

Des hommes bondirent du bateau et abattirent les dockers.

BANG ! Les coups de feu retentirent fortement et traversèrent la distance dans l'air froid et figé. Dans la lumière déclinante, de petits hommes tombaient à chaque tir.

BANG !

BANG !

Soudain, Big Dog se mit à courir. Ses bottes lourdes martelèrent les poutres en fer du pont et il entra brusquement dans le chenil, le centre de contrôle. C'était comme la cabine de pilotage d'un navire mais, au lieu de surveiller la mer, les hommes surveillaient la foreuse toute la journée. À cette heure de la journée, il y avait trois hommes à l'intérieur. Quand Big Dog entra, les hommes étaient déjà en mouvement et ouvraient le placard où les fusils étaient stockés. Ces fusils étaient prévus pour les ours polaires, pas les invasions.

— Qu'est-ce qui se passe, bordel ? dit Big Dog.

Un homme baraqué à lunettes, Aaron, représentant de l'entreprise, jeta un lourd fusil à Big Dog. Le fusil avait un chargeur banane qui dépassait du bas et une lunette dessus.

Big Dog inséra une cartouche.

Aaron secoua la tête.

— Aucune idée. Nous avons essayé de leur parler par radio, mais ils n'ont pas répondu. Nous avons pensé que nous attendrions qu'ils arrivent. Alors, ils sont arrivés et ont commencé à tirer.

Il désigna les écrans de sécurité en circuit fermé.

Sur un écran, un groupe d'hommes remontait les quais. Ils étaient vêtus de chaud et de noir et avaient le visage couvert à l'exception des yeux. Ils portaient des armes et des ceintures de munitions. Big Dog regarda un de ces hommes approcher d'un homme qui se tordait de douleur sur le quai, sortir un pistolet et abattre l'homme à la tête.

— Oh, non, dit Big Dog.

Ça le choquait. Ça le choquait profondément et ça le mettait en colère. C'était sa plate-forme et c'étaient ses hommes qu'on tuait là-bas. Il avait travaillé plusieurs décennies pour l'industrie pétrolière arctique et il ne s'était jamais produit ce genre de chose. Est-ce qu'il y avait eu des bagarres ? Oui. Des bagarres à coups de poing, des bagarres au couteau, des bagarres avec des queues de billard et des tuyaux en fer. Des bagarres avec des armes à feu ? Oui, quelqu'un pouvait sortir une arme à feu, mais c'était rare.

Mais ça ?

Jamais.

Et il ne l'accepterait pas.

Les hommes présents dans la salle de contrôle regardaient fixement Big Dog.

Dès que Big Dog avait quitté la réserve à l'âge de dix-sept ans, il avait rejoint le corps des Marines. Ils avaient immédiatement repéré qu'il avait une bonne vue et ils avaient fait de lui un tireur d'élite.

— Salopards, dit-il.

Peu lui importait qui ils étaient ou ce qu'ils croyaient faire, il ne le permettrait pas. Il ressortit sur le pont en tenant son fusil dans ses mains épaisses.

À présent, au-dessous de lui, le groupe d'hommes traversait la plate-forme au pas de course et fonçait vers les huttes Quonset qui servaient d'hébergement, de salle de réunion et de réfectoire. Des alarmes hurlaient et des hommes commençaient à émerger de partout en courant. Il y avait de la confusion et de la peur.

Big Dog n'avait aucune difficulté à tirer. Il supposait que les hommes avaient chacun leurs compétences personnelles, les choses qu'ils savaient faire facilement. Tirer était une des siennes. Il regarda dans la lunette et positionna un des envahisseurs vêtus de noir au milieu du cercle. L'homme était juste là, si proche que Big Dog avait l'impression qu'il pouvait tendre le bras et le toucher. Big Dog appuya sur la détente. Le fusil rua dans ses mains et poussa contre son épaule.

BANG !

Le son retentit loin sur la glace et l'eau.

Il toucha sa cible en plein milieu, à la hauteur de la poitrine. L'homme leva brusquement les bras en l'air et laissa tomber son arme. Bousculé vers l'arrière par l'impact, il perdit l'équilibre et tomba sur le sol gelé.

Décevant. Cela indiqua à Big Dog que l'homme portait un gilet pare-balles. La balle ne l'avait pas percé, mais seulement fait tomber en arrière. Il allait se sentir mal un certain temps, il aurait très mal demain, mais il n'allait pas mourir.

Ou du moins, pas encore.

Big Dog éjecta la cartouche utilisée et en mit une autre. Il visa à nouveau et trouva son homme, qui rampait par terre.

Il positionna le cercle autour de la tête de l'homme.

BANG.

L'écho dériva sur le vaste désert glacé. Du sang gicla là où la tête de l'homme s'était trouvée juste avant. Machinalement, sans réfléchir, Big Dog éjecta la cartouche et en mit une nouvelle.

Suivant.

Un autre salaud vêtu de noir s'agenouilla près du mort. Il semblait vérifier s'il vivait encore. Mais pourquoi ? Une moitié de la tête de l'homme avait disparu.

Big Dog sourit et positionna la tête du deuxième homme juste au milieu du cercle. Ce gars était un idiot.

BANG.

Il n'était plus un idiot.

La tête du deuxième homme explosa comme celle du premier, en envoyant une giclée rouge en l'air, comme le jet blanc que les baleines à bosse envoyaient par leur évent quand elles étaient juste au-dessous de la surface de l'eau. Maintenant, les deux hommes morts étaient l'un contre l'autre, formant des tas noirs sur un fond blanc.

Big Dog baissa son arme pour obtenir une vue plus large du champ de bataille. Le chaos y régnait. Des hommes couraient partout. Des hommes tiraient. Des hommes tombaient, morts.

Trop tard, il vit deux hommes en noir s'agenouiller en même temps. Ils pointèrent des armes vers lui. D'aussi loin, il ne distinguait pas ce que les hommes portaient. C'étaient de petites mitrailleuses compactes, peut-être des Uzi, ou des MP5.

Moins d'une seconde passa.

Big Dog s'écarta de la rambarde métallique juste au moment où la première volée de balles la frappa. Elles le traversèrent de part en part et il sentit qu'il tremblait de façon saccadée et fébrile. Alors, la douleur arriva, comme en retard.

Ses pieds glissèrent vers l'arrière et il tomba en avant sur la rambarde. Il se dit qu'il allait peut-être vomir par-dessus.

Cependant, sa taille et son élan portèrent tout son corps en avant. Pendant un moment de maladresse, il sembla être perché sur la rambarde en faisant porter tout son poids sur le ventre. Alors, il tomba. Il tendit frénétiquement les mains vers les lamelles en métal qui se trouvaient derrière lui, mais en vain.

Une seconde ou deux passèrent avant l'impact.

Le temps s'arrêta. Il perdit conscience. Quand il ouvrit à nouveau les yeux, il eut l'impression d'être en train de contempler un ciel noir. La journée blafarde avait fini par se conclure et les étoiles froides sortaient par millions en jouant à cache-cache derrière des nuages qui fuyaient en silence. Il cligna des yeux et la lumière du jour réapparut.

Il savait ce qui s'était passé. Il était tombé sur le pont métallique deux étages au-dessous du chenil. Il l'avait heurté violemment. Son corps tout entier devait être brisé. Il avait sûrement le crâne fendu.

De plus, quand la mémoire lui revint, il eut l'impression que les balles le perçaient à nouveau. Son corps fut secoué de convulsions. Il avait été frappé par des mitrailleuses.

Il n'aurait pas pu dire combien de temps s'était écoulé. Peut-être des minutes, peut-être des heures. Il essaya de bouger. Le moindre effort le faisait souffrir. C'était un bon signe : il ressentait encore de la douleur. Il y avait une grande quantité de liquide sombre autour de lui, sur le pont ; c'était son sang. En respirant, il sifflait comme un élévateur hydraulique en panne et du liquide s'échappait de sa bouche en formant des bulles.

Quelque part, pas loin, on entendait encore des coups de feu. Des hommes criaient. Des hommes criaient de douleur ou de terreur.

Des ombres passèrent dans son champ de vision.

Deux hommes se tenaient là et ils le regardaient. Ils portaient tous deux de grosses vestes noires avec des écussons blancs. L'image présente sur les écussons semblait représenter un aigle ou un autre oiseau de proie. Ils portaient un pantalon de camouflage vert comme un soldat d'une armée de terre en porterait à un endroit où le monde n'était pas couvert de blanc. Enfin, ils portaient de lourdes bottes noires.

Les hommes avaient le visage couvert d'une cagoule noire et on ne voyait que leurs yeux. C'étaient des yeux durs, sans compassion.

Qu'est-ce que ces hommes imaginaient qu'ils faisaient ?

— Qui ... ? dit Big Dog.

Il avait du mal à parler. Il était en train de mourir. Il le savait. Cependant, il n'était pas du genre à renoncer. Il ne l'avait jamais fait et il n'allait pas commencer maintenant.

— Qui êtes-vous ? réussit-il à dire.

Un des hommes dit quelque chose dans une langue que Big Dog ne comprit pas. Il leva un pistolet et le pointa sur Big Dog. Le trou au bout du canon rappelait une grotte et semblait grandir constamment.

L'autre homme dit quelque chose. C'était une chose sérieuse. Aucun des deux hommes ne rit. Leurs expressions gardèrent leur neutralité. Ils pensaient probablement qu'ils faisaient une faveur à Big Dog en l'arrachant à sa douleur.

Big Dog n'avait pas peur de souffrir un peu. Il ne croyait ni au paradis ni à l'enfer. Pendant sa jeunesse, il avait adressé des prières à ses ancêtres mais, si ses ancêtres avaient été là, ils n'avaient pas jugé nécessaire de répondre.

Peut-être y avait-il une vie après la mort ou peut-être pas.

Big Dog préférait tenter sa chance ici, sur Terre. Le médecin de la plate-forme arriverait peut-être à le soigner. Un hélicoptère d'évacuation médicale allait peut-être arriver et l'emmener au petit centre de traumatologie de Deadhorse. Un hélicoptère Apache allait peut-être arriver et éliminer ces gars.

Tout pouvait arriver. Tant qu'il respirait, il était encore dans le jeu. Il leva une main ensanglantée. C'était étonnant qu'il puisse encore bouger le bras.

— Attendez, dit-il.

Je ne veux pas mourir maintenant.

Big Dog. Pendant des décennies, presque tout le monde l'avait appelé comme ça. Son ex-femme l'avait appelé Big Dog. Ses patrons l'avaient appelé Big Dog. Un jour, le président de l'entreprise était venu ici en avion, lui avait serré la main et l'avait appelé Big Dog. En se souvenant de ces faits, il grogna. Son nom véritable était Warren.

Un petit éclair de lumière et de flamme apparut dans la gueule noire située à l'extrémité de l'arme de l'homme. L'obscurité arriva et Big Dog ne sut pas s'il avait vraiment vu cette lumière ou si tout cela n'avait été qu'un rêve dès le commencement.

CHAPITRE DEUX

21 h 45, Heure de l'Est

La Salle de Crise

La Maison-Blanche

Washington, DC

— Qu'en pensez-vous, M. le Président ?

Clement Dixon était trop vieux pour ce travail. C'était surtout ça qu'il pensait.

Il était assis au bout de la table et tout le monde le regardait. Suite à une longue carrière dans la politique, il avait appris à lire les regards et les expressions faciales auprès des meilleurs formateurs. Or, ce qu'il lisait sur les visages des personnes présentes était que les gens puissants qui regardaient le gentleman aux cheveux blancs qui présidait cette réunion d'urgence avaient tous atteint la même conclusion que Dixon lui-même.

Il était trop vieux.

Il avait été activiste du mouvement des droits civiques dès la toute première manifestation, en mai 1961, où il avait mis sa vie en danger pour aider à briser la ségrégation qui régnait dans le sud. Il avait été un des jeunes orateurs qui s'étaient exprimés dans les rues pendant les émeutes de Chicago d'août 1968 et il y avait reçu du gaz lacrymogène au visage. Il avait passé trente-trois ans à la Chambre des Représentants des États-Unis, où les citoyens du Connecticut l'avaient élu en 1972. Il avait été président de la Chambre des Représentants des États-Unis deux fois, une fois pendant les années 1980 puis une autre fois jusqu'à juste deux mois de cela.

Maintenant, à l'âge de soixante-quatorze ans, il se retrouvait soudain Président des États-Unis. C'était un poste qu'il avait jamais désiré ou imaginé pour lui-même. Non, un instant. En fait, pendant sa jeunesse, son adolescence, quand il avait eu guère plus de vingt ans, il avait imaginé qu'il serait Président un jour.

Cependant, l'Amérique dont il s'était imaginé Président n'était pas cette Amérique, ce pays divisé, impliqué dans deux guerres étrangères reconnues publiquement ainsi que dans une demi-douzaine d'opérations clandestines, dites « noires », si noires, apparemment, que les gens qui les supervisaient n'aimaient pas les décrire à leurs supérieurs.

— M. le Président ?

Dans sa jeunesse, il n'aurait jamais imaginé qu'il serait Président d'une Amérique encore complètement dépendante des combustibles fossiles pour ses besoins énergétiques, où vingt pour cent de la population vivaient dans la pauvreté et où trente autres pour cent n'en étaient pas loin, où des millions d'enfants avaient faim tous les soirs et où plus d'un million de gens étaient sans domicile fixe, un pays où le racisme se portait encore comme un charme, un pays où des millions de gens ne pouvaient pas se permettre de tomber malades et où des gens devaient souvent choisir entre prendre leurs médicaments et manger. Ce n'était pas l'Amérique qu'il avait rêvé de diriger.

C'était une Amérique de cauchemar et, soudain, il était en charge de ce pays-là. Il avait passé toute sa vie à défendre ce qu'il considérait comme juste et à se battre pour les idéaux les plus nobles et, maintenant, il se retrouvait en train de ramper dans la crasse. Ce poste n'apportait que des compromis et des zones de flou et Clement Dixon était en plein milieu de tout ça.

Il avait toujours été croyant et, ces temps-ci, il se mettait à penser à Jésus-Christ, qui avait demandé à Dieu d'éloigner la coupe de lui. Toutefois, le sort de Dixon était différent de celui de Jésus-Christ parce que sa crucifixion n'avait pas été décidée par le destin. Une série de mésaventures et de mauvaises décisions avait emmené Clement Dixon où il en était à présent.

Si le Président David Barrett, un homme bon que Dixon avait connu pendant de nombreuses années, n'avait pas été assassiné, alors, personne n'aurait demandé au Vice-Président Mark Baylor de prendre sa place.

De plus, si Baylor n'avait pas été impliqué dans ce meurtre par des quantités de preuves circonstancielles (insuffisamment pour être accusé, mais plus qu'assez pour tomber en disgrâce et être banni de la vie publique), alors, il n'aurait pas démissionné en laissant la Présidence au président de la Chambre des Représentants des États-Unis.

Enfin, si Dixon lui-même n'avait pas accepté l'année dernière de rester président de cette chambre un trimestre de plus en dépit de son âge avancé ...

Alors, il ne se serait pas retrouvé dans cette position.

Même s'il avait juste eu la force de refuser cette foutue proposition ... Ce n'était pas parce que la Ligne de Succession imposait que le président de la Chambre des Représentants des États-Unis assume ce travail qu'il avait été obligé de l'accepter. Cependant, trop de gens s'étaient battus trop longtemps pour voir un homme comme Clement Dixon, porte-drapeau fougueux des idéaux libéraux traditionnels, devenir Président. D'un point de vue pragmatique, il n'avait pas pu refuser.

Donc, il était Président. Fatigué, vieux, il traversait les halls de l'Aile l'Ouest en boitant (oui, en boitant, car le nouveau Président des États-Unis avait de l'arthrose aux genoux et boitait donc de façon visible) et, accablé par le poids écrasant de ce que l'on lui confiait, il compromettait ses idéaux tout le temps.

— M. le Président ? Monsieur ?

Le Président Dixon était assis dans la Salle de Crise ovoïde. D'une façon ou d'une autre, cette pièce lui rappelait une série télévisée des années 1960 du nom de Cosmos 1999, qui présentait une image stupide de l'avenir selon un producteur de Hollywood. Cette pièce était dénudée, vide, inhumaine et conçue pour maximiser l'espace. Tout y était lisse, stérile et sans le moindre charme.

De grands écrans vidéo étaient encastrés dans les murs, avec un écran géant à l'autre bout de la table oblongue. Les chaises étaient de hauts fauteuils inclinables en cuir tels que le capitaine du pont de contrôle d'un vaisseau interstellaire aurait pu en avoir.

Cette réunion avait été décidée au dernier moment. Comme d'habitude, il y avait une crise. En dehors des fauteuils disposés autour de la table, qui étaient tous occupés, et de quelques chaises le long des murs, la salle était en grande partie vide. On y voyait les mêmes gens que d'habitude, dont quelques hommes en surpoids et en costume et aussi des militaires minces et droits comme des i dans leur uniforme.

Thomas Hayes, nouveau Vice-Président de Dixon, était présent lui aussi, Dieu merci. Ayant été embauché juste après avoir été gouverneur de Pennsylvanie, Thomas avait l'habitude de prendre des décisions exécutives. De plus, il avait le même avis que Dixon sur de nombreux sujets. Thomas aidait Dixon à former un front unifié.

Tout le monde savait que Thomas Hayes visait lui-même la présidence et c'était très bien. Il pouvait la prendre, pour ce qu'en pensait Clement Dixon. Thomas était grand, beau et intelligent et il dégageait une certaine autorité. Pourtant, ce qu'on voyait le plus chez lui, c'était son très grand nez. La presse nationale avait déjà commencé à s'en moquer.

Attendez un peu, Thomas, pensa Dixon. Attendez juste d'être Président. Les caricaturistes politiques dessinaient Clement Dixon comme s'il avait été un professeur distrait, un mélange entre Mark Twain et Albert Einstein avec les lacets défaits et sans l'humour simple ou l'intelligence affûtée qui caractérisaient ces hommes célèbres.

Bon sang, ils allaient sûrement s'amuser avec le nez de Hayes.

Un grand homme en uniforme de cérémonie vert se tenait à l'autre bout de la table. C'était un général quatre étoiles du nom de Richard Stark. Il était mince et en excellente forme physique, comme le marathonien qu'il était sûrement, et son visage semblait être ciselé dans la pierre. Il avait les yeux d'un chasseur, comme un lion ou un faucon. Quand il parlait, il affichait une confiance totale en ses opinions, en les informations que ses subalternes lui transmettaient et en la capacité de l'armée des États-Unis à résoudre tous les problèmes avec autorité, aussi épineux ou complexes qu'ils soient.

Stark était quasiment une caricature de lui-même. Il semblait ne jamais avoir eu une seule seconde d'incertitude de toute sa vie. Quel était le vieux dicton ?

Il se trompe souvent mais ne doute jamais.

— Pouvez-vous réexpliquer ? dit le Président Dixon.

Il entendit presque les gémissements discrets que poussèrent tous les autres occupants de la salle. Dixon détestait être obligé de réécouter ça. Il détestait ces informations telles qu'il les comprenait et il détestait l'idée de devoir essayer une fois de plus de les comprendre complètement. Il ne voulait pas les comprendre.

Stark hocha la tête.

— Oui, monsieur.

Avec une longue baguette en bois, il montra un endroit sur la carte affichée sur le grand écran. La carte montrait North Slope, en Alaska, un vaste territoire situé dans le nord de cet État, à l'intérieur du Cercle Arctique et au bord de l'Océan Arctique.

Il y avait un point rouge dans l'océan juste au nord du bout des terres. La terre qui s'y trouvait était marquée RFNA. Dixon savait parfaitement que cela signifiait « Réserve Faunique Nationale de l'Arctique », car il faisait partie des gens qui s'étaient battus pendant des décennies pour que cette région sensible soit protégée contre la prospection de l'industrie pétrolière et contre ses forages.

Stark parla :

— La plate-forme de forage Martin Frobisher, que possède Innovate Natural Resources, se situe ici, dans l'océan, à neuf kilomètres au nord de la Réserve Faunique Nationale de l'Arctique. Nous n'avons pas de recensement exact au moment de l'attaque, mais on estime que quatre-vingt-dix hommes habitent et travaillent en permanence sur cette plate-forme et sur la petite île artificielle qui l'entoure. La plate-forme tourne vingt-quatre heures par jour et trois cent soixante-cinq jours par an, par tous les temps sauf le plus mauvais.

Stark s'arrêta et regarda fixement Dixon.

Dixon fit tourner une main comme une roue.

— Je comprends. Veuillez continuer.

Stark hocha la tête.

— Il y a guère plus de trente minutes de cela, un groupe d'hommes lourdement armés et non identifiés a attaqué la plate-forme et le campement. Ces hommes sont arrivés par bateau, sur un vaisseau qui avait été déguisé en navette à personnel emmenant les ouvriers sur l'île. Un nombre inconnu d'ouvriers ont été tués ou pris en otage. Selon les rapports préliminaires constitués à partir des flux vidéo et audio, les envahisseurs sont d'origine étrangère mais encore inconnue.

— Qu'est-ce que cela suggère ? dit Dixon.

Stark haussa les épaules.

— Ils ne semblent pas parler anglais. Bien que nous n'ayons encore aucune donnée audio claire, nos experts linguistiques pensent qu'ils parlent une langue d'Europe de l'Est, probablement slave.

Dixon soupira.

— Le Russe ?

Le jour où il avait commencé ce travail ingrat, en fait quelques moments après son assermentation, il avait unilatéralement empêché une confrontation entre les forces américaines et les Russes. Les Russes lui avaient fait la faveur de l'imiter. Depuis, Dixon avait été soumis à des critiques impitoyables et cinglantes de la part des bellicistes de la société américaine. Si les Russes changeaient d'avis et attaquaient maintenant ...

Stark secoua très légèrement la tête.

— Nous n'en sommes pas encore certains, mais nous pensons que non.

— Ça réduit l'éventail des possibilités, dit Thomas Hayes.

— Avons-nous une quelconque idée de ce qu'ils veulent ? dit Dixon.

Cette fois-ci, Stark secoua complètement la tête.

— Ils ne nous ont pas contactés et ils refusent de répondre à nos tentatives de contact. Nous avons survolé le complexe avec des hélicoptères de combat mais, mis à part quelques feux, l'endroit paraît actuellement déserté. Les terroristes et les prisonniers sont à l'intérieur de la plate-forme elle-même ou du complexe de bâtiments, loin de nos yeux inquisiteurs.

Il s'interrompt.

— J'imagine que vous voulez y aller en force et reprendre la plate-forme, dit Dixon.

Stark secoua à nouveau la tête.

— Malheureusement, non. Bien que nous soyons certains de pouvoir reprendre ce complexe par la force brute, cela mettrait en danger la vie des otages. De plus, ce complexe est de nature sensible et, si nous effectuons une grande contre-attaque, nous risquons d'attirer l'attention sur lui.

Dans la salle, quelques gens commencèrent à murmurer ensemble.

— Silence, dit Stark sans élever la voix. Silence, je vous prie.

— OK, dit Dixon. Ça m'intéresse. Qu'est-ce que cet endroit a de sensible ?

Stark regarda un homme à lunettes assis à une demi-table du Président. Cet homme était probablement proche de la quarantaine, mais il était en surpoids et cela lui donnait l'air d'un enfant angélique. L'homme avait l'air sérieux. Après tout, il était en réunion avec le Président des États-Unis.

— M. le Président, je suis le D. Fagen du Département de l'Intérieur.

— OK, D. Fagen, dit Dixon. Expliquez-moi tout.

— M. le Président, bien que la plate-forme Frobisher soit la propriété d'Innovate Natural Resources, c'est une entreprise commune à Innovate, ExxonMobil, ConocoPhillips et le Bureau de Gestion du Territoire des États-Unis. Nous lui avons prolongé une licence qui l'autorise à pratiquer ce que l'on appelle le forage horizontal.

Sur l'écran, l'image changea. Elle montra un dessin animé d'une plate-forme pétrolière. Dixon vit une foreuse descendre de la plate-forme, passer sous la surface de l'océan et pénétrer le fond marin. Une fois sous la terre, la foreuse changea de direction. Elle tourna de quatre-vingt-dix degrés et se retrouva alors en train d'avancer horizontalement sous la roche mère. Un peu plus tard, elle rencontra une mare noire sous le sol et du pétrole prélevé dans cette mare commença à couler de côté de la tête de forage dans le tuyau qui suivait derrière.

— Au lieu de forer verticalement, comme on le faisait la plupart du temps au vingtième siècle, nous maîtrisons maintenant la science du forage horizontal. Cela signifie qu'une plate-forme pétrolière peut être à de nombreux kilomètres d'un gisement de pétrole, peut-être un gisement situé à un endroit sensible du point de vue environnemental ...

Dixon leva une main pour demander que le D. Fagen s'interrompe.

Le D. Fagen comprit ce que la main signifiait sans avoir à demander. Il arrêta immédiatement de parler.

— D. Fagen, me dites-vous que la plate-forme Martin Frobisher, située en mer à neuf kilomètres au nord de la Réserve Faunique Nationale de l'Arctique, fore en fait à l'intérieur de cette réserve ?

Fagen regardait fixement la table de conférence. Son langage corporel était une réponse suffisante.

— Monsieur, avec les dernières technologies, les plates-formes pétrolières peuvent exploiter d'importants gisements souterrains sans faire courir de risque à la flore ou à la faune sensible, et je sais que vous avez déjà exprimé votre inquiétude ...

Dixon leva les yeux au ciel et lança les mains en l'air.

— Nom de Dieu !

Il regarda le général.

— Monsieur, dit Stark, la décision d'accorder cette licence a été prise il y a deux mandats de cela. Il s'agissait juste de perfectionner la technologie. Certes, cela prête à controverse. Certes, nous pouvons désapprouver, vous comme moi. Cependant, je pense que cette préoccupation est pour

d'autres temps. Pour l'instant, nous avons une opération terroriste en cours avec un nombre inconnu de civils américains déjà morts et d'autres vies américaines en danger. Le temps presse. De plus, autant que possible, je pense qu'il faut que nous cachions au grand public aussi bien l'incident en soi que la nature de ce complexe, ou du moins pour l'instant. Plus tard, quand nous aurons sauvé les nôtres et que la tension sera retombée, il y aura beaucoup de temps pour débattre.

Dixon pensait que Stark avait raison et ça l'énervait. Il détestait ces ...

... compromis.

— Que proposez-vous ? dit-il.

Stark hocha la tête. Sur l'écran, l'image changea et montra un schéma de ce qui semblait être un groupe de plongeurs sous-marins dessinés qui nageaient vers une île.

— Nous suggérons fortement d'envoyer un groupe secret d'agents spéciaux hautement qualifiés, des Marines, pour qu'ils infiltrent ce complexe, découvrent la nature des terroristes et leurs effectifs, tuent leurs leaders et, si possible, reprennent la plate-forme avec aussi peu de pertes en vies civiles que les circonstances le permettront.

— Combien et quand ? dit Dixon.

Stark hocha à nouveau la tête.

— Seize, peut-être vingt. Ce soir, dans les quelques heures qui viennent, avant l'aube.

— Les hommes sont prêts ? dit Dixon.

— Oui, monsieur.

Dixon secoua la tête. Être Président, c'était glisser sur une pente savonneuse. C'était ce qu'il n'avait jamais compris, en dépit de toutes ses années d'expérience. Tous ses discours de campagne fougueux, ses coups de poing sur le podium, ses exigences pour créer un monde plus juste, plus propre ... cela avait servi à quoi ? Tout avait été jeté aux orties avant même qu'il ait commencé à exercer son mandat.

La Réserve Faunique Nationale de l'Arctique était interdite au forage. À partir de la surface. Donc, ils s'installaient en mer et foraient de dessous. Bien sûr qu'ils le faisaient. Ils étaient comme des termites, constamment en train de mordre, de ronger et de transformer la construction la plus solide qui soit en château de cartes.

Alors, les hommes qui effectuaient le forage avaient été attaqués et pris en otage. En tant que Président, qu'était-il supposé dire ? Qu'ils mangent de la brioche ?

Impossible. Ils étaient américains et, aussi difficile que ce soit de le comprendre, ils étaient innocents. Je faisais seulement mon travail, madame.

Dixon regarda Thomas Hayes. De tous les hommes présents dans cette salle, Hayes devait être le plus proche de ses opinions sur la question. Hayes se sentait probablement coincé, trahi, frustré et sidéré, tout comme Clement Dixon.

— Thomas ? dit Dixon. Qu'en pensez-vous ?

Hayes n'eut pas la moindre hésitation.

— Je comprends bien que c'est une discussion à remettre à plus tard, mais je suis choqué d'apprendre que nous forons dans un environnement naturel qui a besoin d'être entretenu et protégé. Je suis choqué, mais pas surpris, et c'est le pire.

Il s'interrompit.

— Quand ces hommes auront été sauvés et quand, comme vous dites, la tension s'apaisera, je pense qu'il faudra que nous réexaminions le moratoire sur le forage et expliquions clairement que pas de forage signifie pas de forage, qu'il soit effectué sous la terre ou sous la mer.

— Ensuite, s'il faut lancer une action de type militaire à cet endroit, je pense qu'il faut que les civils puissent superviser la totalité de l'opération, du début à la fin. Sans vouloir vous offenser, Général, au Pentagone, vous avez tendance à taper sur les moustiques à coups de massue. Je pense que, au Moyen-Orient, les frappes par drone ont détruit trop de cérémonies de mariage.

Le Général Stark sembla être sur le point de répondre quelque chose, puis s'arrêta.

— Pouvez-vous faire ça, Général Stark ? dit Dixon. Même si beaucoup de moyens militaires sont impliqués, pouvez-vous me garantir que les citoyens seront mis au courant et pourront participer à toute l'opération ?

Le général hocha la tête.

— Oui, monsieur. Je connais l'agence civile qu'il nous faut pour cette mission.

— Dans ce cas, faites ça, dit Dixon, et sauvez les hommes de la plate-forme si vous le pouvez.

CHAPITRE TROIS

22 h 01, Heure de l'Est

Ivy City

Le nord-est de Washington, DC

Un grand homme était assis sur une chaise pliante en métal dans un coin tranquille d'un entrepôt vide. Il secouait la tête et gémissait.

— Ne faites pas ça, dit-il. Ne faites pas cette chose.

L'homme avait les yeux bandés mais, malgré le chiffon qui lui cachait une partie du visage, on voyait facilement qu'il avait été battu et qu'il avait des quantités de bleus. Sa bouche était enflée. Son visage était couvert de sueur et de sang et le dos de son tee-shirt blanc était taché par la transpiration. Il y avait une tache sombre à l'entrejambe de son jean, où il s'était uriné dessus quelques moments auparavant.

De l'extrémité de ses manches de chemise à ses poignets, on voyait un enchevêtrement touffu de tatouages. L'homme avait l'air fort, mais ses poignets étaient menottés derrière son dos et ses bras étaient attachés à la chaise avec de lourdes chaînes.

Il avait les pieds nus et ses chevilles étaient elles aussi attachées avec des menottes en acier. Ses pieds étaient tellement rapprochés l'un de l'autre que, s'il avait réussi à se lever et essayé de marcher, il aurait dû sautiller au lieu de marcher.

— Quelle chose ? demanda Kevin Murphy.

Murphy était grand, mince et en excellente forme physique. Il avait le regard dur et une petite cicatrice au travers du menton. Il portait une chemise bleue élégante, un pantalon élégant foncé et des chaussures italiennes en cuir noir poli. Il avait les manches roulées juste quelques centimètres sur ses avant-bras. Il n'avait rien de fripé, transpirant ou sanguinolent. Il ne semblait pas avoir effectué d'effort épuisant. En fait, il aurait pu être sur le point d'aller dîner dans un restaurant chic. Le seul détail qui n'allait pas entièrement avec son style, c'était les deux gants de conduite en cuir noir qu'il portait aux mains.

Pendant quelques secondes, Murphy et l'homme assis sur la chaise restèrent immobiles comme des statues, comme des menhirs dans un cimetière médiéval. Leurs ombres partaient en diagonale dans la demi-lumière jaune et sinistre qui éclairait ce petit coin du grand entrepôt.

Murphy s'éloigna de quelques pas sur le sol en pierre et ses pas résonnèrent dans cet espace caveux.

En ce moment-là, il affrontait un mélange inhabituel de sentiments. D'un côté, il se sentait détendu et calme. Il ne faisait que débiter un interrogatoire et il pourrait y consacrer quelques heures s'il le fallait, car personne ne viendrait ici.

À l'extérieur de cet entrepôt, il y avait un taudis. C'était un désert de béton qui contenait des boutiques lugubres serrées les unes contre les autres, des débits de boissons, des boutiques d'encaissement de chèques et des sociétés de prêt sur salaire. Le jour, des quantités de femmes qui portaient des sacs en plastique attendaient à des arrêts de bus. Quant aux hommes, ils se tenaient ivres aux coins de rue avec des canettes de bière et du vin bon marché dans des sacs de papier marron, toute la journée et jusqu'à la nuit.

À l'instant même, Murphy entendait les sons du quartier : le passage des voitures, la musique, les cris et les rires. Cependant, il se faisait tard et l'atmosphère commençait à se calmer. Même ce quartier finissait par aller se coucher.

Donc, oui, pour l'instant, Murphy avait du temps. Cependant, dans le sens plus général du terme, le temps n'était pas de son côté. Il était un agent de la Force Delta et un employé de l'Équipe d'Intervention Spéciale du FBI en période d'essai. Jusque-là, il avait bien travaillé. Au cours de sa toute première mission, un affrontement armé violent à Montréal, il avait prouvé ses qualités.

Ce que personne ne comprenait, c'était à quel point il avait été brillant. Il avait joué sur les deux tableaux et, avant la fusillade, il avait convaincu l'ex-agent de la CIA Wallace Speck, celui-là même que l'on appelait « Le Seigneur des Ténèbres », de virer deux millions et demi de dollars sur le compte anonyme de Murphy basé sur l'île de Grand Cayman.

Maintenant, Speck était en prison fédérale et risquait la peine de mort. Donc, dans la vie de Murphy, il restait une question énorme : est-ce que Speck parlait à ses geôliers et, si oui, que leur disait-il ?

Speck savait-il qui était Kevin Murphy ?

— Ne me tuez pas, dit l'homme assis sur la chaise.

Murphy sourit. Près de l'homme, il y avait une autre chaise. Murphy y avait déposé sa veste de sport. Sous la veste, il y avait son étui et son arme. Dans la poche de son pantalon, il y avait le grand silencieux qui allait à l'arme comme une main à un gant.

Faits l'un pour l'autre. Comment le disait cette vieille publicité télévisée ? Parfaits ensemble.

— Te tuer ? Pourquoi ferais-je ça ?

L'homme secoua la tête et commença à pleurer. Le haut de son grand corps trembla sous les sanglots.

— Parce que c'est votre travail.

Murphy hocha la tête. Ce n'était pas faux.

Il regarda fixement l'homme. Salaud de pleurnichard. Il détestait les hommes comme lui. C'était de la vermine, un assassin de sang froid, une brute, un gars qui aurait voulu être dur, un homme avec les mots BANG et PAF tatoués sur les articulations des doigts.

C'était le type de gars qui tuait des innocents sans défense, en partie parce que c'était ce qu'on le payait pour faire, mais aussi en partie parce que c'était facile et parce qu'il aimait le faire. Par contre, quand il croisait la route de quelqu'un comme Murphy, il se décomposait et commençait à le supplier. Murphy avait certainement tué beaucoup de gens lui-même mais, aussi loin qu'il se souvienne, il n'avait jamais tué de non-combattant ou d'innocent. Murphy se spécialisait dans l'assassinat des hommes qui étaient durs à assassiner.

Qu'en était-il de ce gars-là ?

Murphy soupira. Il savait sans le moindre doute qu'il pourrait forcer ce gars-là à ramper comme un ver sur le sol, s'il le voulait.

Il secoua la tête. Ça ne l'intéressait pas. Tout ce qu'il voulait vraiment, c'était des informations.

— Il y a quelques semaines de cela, à l'époque où notre cher Président maintenant défunt a disparu pour la première fois, tu as tué une jeune femme du nom de Nisa Kuar Brar. Ne le nie pas. Tu as aussi tué ses deux enfants, une fille de quatre ans et un bébé. Ce jour-là, la fille de quatre ans portait un pyjama avec Barney le Dinosaur Violet dessus. Oui, j'ai vu des photos de la scène du crime. Ces gens que tu as tués étaient la femme et les filles d'un chauffeur de taxi du nom de Jahjeet Singh Brar. La famille était entièrement composée de Sikhs originaires du Penjab, une région de l'Inde. Tu es entré dans leur appartement de Columbia Heights par la ruse, en prétendant être un flic de la zone métropolitaine de Washington DC du nom de Michael Dell. C'était très drôle. Michael Dell. As-tu trouvé que c'était drôle ?

L'homme secoua la tête.

— Non. Absolument pas. Rien de cela n'est vrai. Celui qui te l'a dit est un menteur. On t'a menti. Le sourire de Murphy s'agrandit. Il haussa les épaules et faillit rire.

Ce gars ...

— Ton complice me l'a dit. C'était un gars qui se donnait le nom de Roger Stevens, mais dont le vrai nom était Delroy Rose.

Murphy s'interrompt et inspira profondément à nouveau. Parfois, il se laissait emporter par les situations comme ça. Il était important qu'il reste calme. Il s'agissait d'obtenir des informations et rien d'autre.

— Est-ce que ça commence à te rappeler quelque chose, maintenant ?

L'homme laissa retomber ses épaules. Il sanglota silencieusement en tremblant.

— Non. Je ne sais pas qui cet ...

— Tais-toi et écoute-moi, dit Murphy. OK ?

Il ne toucha pas l'homme et n'approcha pas de lui, mais l'homme hocha la tête et ne dit pas un autre mot.

— Bon. J'ai déjà interrogé Delroy de façon complète. Il a bien collaboré, mais seulement jusqu'à un certain point. Ensuite, ça s'est un peu compliqué, donc, finalement, j'accepte de croire qu'il m'a dit tout ce qu'il savait. Je veux dire, qui supporterait toutes ces souffrances rien que pour ... te protéger ? Protéger quelqu'un comme toi ? Non. Je pense qu'il m'a probablement donné tout ce qu'il avait, mais ce n'était pas assez.

— Je vous en supplie, dit l'homme. Je vous dirai tout ce que je sais.

— Oui, c'est exact, dit Murphy, et j'espère que tu éviteras de trop faire l'imbécile.

L'homme secoua la tête, avec insistance, énergiquement. Pendant un moment, il ressembla à un automate, comme ceux que l'on remonte et dont la tête remue jusqu'à ce que le mécanisme ralentisse puis s'arrête.

— Non. Je ne ferai pas l'imbécile.

— Bien, dit Murphy.

Il rejoignit l'homme et lui enleva le chiffon ensanglanté des yeux. L'homme écarquilla les yeux, les fit tourner dans ses orbites, puis regarda Murphy.

— Tu me vois, n'est-ce pas ?

L'homme hocha la tête, très coopératif.

— Oui.

— Sais-tu qui je suis ? dit Murphy. Réponds par oui ou non. Ne mens pas.

L'homme hocha la tête à nouveau.

— Oui.

— Que sais-tu sur moi ?

— Vous êtes une sorte d'agent des Bérets Verts. CIA. Marines. Opérations secrètes. Quelque chose comme ça.

— Sais-tu comment je m'appelle ?

L'homme le regarda fixement.

— Non.

Murphy n'était pas sûr de pouvoir le croire. Il posa une question inoffensive pour tester la franchise de son prisonnier.

— As-tu tué Nisa Kuar Brar et ses deux enfants ? Il n'y a plus aucune raison de mentir, maintenant. Tu m'as vu. On joue cartes sur table.

— J'ai tué la femme, dit l'homme sans hésiter. L'autre gars a tué les enfants. Je n'ai pas participé à ça.

— Comment as-tu tué la femme ?

— Je l'ai traînée dans la chambre et je l'ai étranglée avec un câble informatique. Ethernet Cat 5. Il est résistant, mais pas tranchant. Il fonctionne efficacement sans faire couler beaucoup de sang.

Murphy hocha la tête. C'était exactement de cette manière que le meurtre avait eu lieu. Pour savoir ça, il fallait avoir accès à des informations confidentielles sur la scène de crime. Ce gars était le tueur. Murphy avait trouvé son homme.

— Et Wallace Speck ?

L'homme haussa les épaules.

— Que voulez-vous dire ?

Murphy sentit le découragement l'envahir.

— Tu t'imagines qu'on fait quoi, ici, connard ? dit-il d'une voix qui résonna dans l'obscurité. Tu crois que je suis venu te retrouver dans cette boîte à chaussures en béton en plein milieu de la nuit pour me soigner ? Je ne t'aime pas à ce point. Est-ce que Speck t'a embauché pour tuer cette femme ?

— Oui.

— Et qu'est-ce que Speck sait sur moi ?

L'homme secoua la tête.

— Je ne sais pas.

Murphy envoya un coup de poing et frappa l'homme au visage. Il sentit l'os de l'arête du nez de l'homme se briser. L'homme recula brusquement la tête. Deux secondes plus tard, du sang commença à couler d'une narine, sur le visage de l'homme puis sur son menton.

Murphy recula d'un pas. Il ne voulait pas avoir de sang sur ses chaussures.

— Essaye encore.

— Speck a dit qu'il y avait un agent secret des opérations spéciales qui avait des informations de première main sur l'emplacement du chef de cabinet du Président, Lawrence Keller. Le gars des opérations spéciales allait se rendre à Montréal. Il faisait partie de l'équipe censée sauver Keller. Il était peut-être le chauffeur. Il voulait de l'argent. Après ça ...

L'homme secoua la tête.

— Tu penses que je suis ce gars ? dit Murphy.

L'homme hocha la tête, pitoyable, désespéré.

— Pourquoi le penses-tu ?

L'homme dit quelque chose à voix basse.

— Quoi ? Je ne t'ai pas entendu.

— J'y étais, dit l'homme.

— À Montréal ?

— Oui.

Murphy secoua la tête. Il sourit. Cette fois-ci, il rit, juste un peu.

— Hé ben.

L'homme hocha la tête.

— T'as fait quoi ? Tu t'es tiré quand ça s'est mis à chauffer ?

— J'ai vu où ça allait mener.

— Et tu m'as vu.

Ce n'était pas une question, mais l'homme y répondit quand même.

— Oui.

— As-tu dit à Speck à quoi je ressemblais ?

L'homme haussa les épaules. Il regardait fixement le sol en béton.

— Parle ! dit Murphy. Je n'ai pas toute la nuit.

— Après ça, je ne lui ai plus jamais reparlé. Il s'est retrouvé en prison avant le lever du soleil.

— Regarde-moi, dit Murphy.

L'homme leva les yeux.

— Répète-moi ça, mais sans détourner le regard, cette fois-ci.

L'homme regarda Murphy droit dans les yeux.

— Je n'ai pas parlé à Speck. Je ne sais pas où ils le retiennent. Je ne sais pas s'il avoue ou pas. Je ne sais pas du tout s'il sait qui vous êtes mais, s'il le sait, visiblement, il ne vous a pas encore dénoncé.

— Pourquoi ne t'es-tu pas enfui ? dit Murphy.

Ce n'était pas une question en l'air. Murphy était lui-même forcé de se poser cette question. Il pouvait disparaître. Maintenant, ce soir ou demain matin. Bientôt, en tout cas. Il avait deux millions et demi de dollars en liquide. Ça pouvait permettre à un homme comme lui de vivre longtemps et, avec ses compétences exceptionnelles, il pourrait gagner un peu d'argent supplémentaire de temps à autre.

Cependant, il passerait le reste de sa vie à se méfier de tout le monde et, s'il s'enfuyait, une des personnes susceptibles de lui causer des ennuis serait Luke Stone. Ce n'était pas une idée agréable.

L'homme haussa à nouveau les épaules.

— J'aime bien cet endroit. J'aime ma vie. J'ai un jeune fils que je vais voir parfois.

L'homme venait de mentionner son fils et Murphy n'aimait pas ça. Ce tueur au sang froid, un homme qui venait d'avouer le meurtre d'une jeune mère et qui avait collaboré à l'assassinat de deux petits enfants et Dieu savait à quoi d'autre, essayait de jouer la carte de la compassion.

Murphy alla à la chaise et sortit son arme de l'étui. Il vissa le silencieux au canon de l'arme. C'était un bon silencieux. Il ferait peu de bruit. Murphy pensait souvent qu'il avait le son d'une agrafeuse de bureau qui trouait des piles de feuilles de papier. Clac, clac, clac.

— Vous n'avez aucune raison de me tuer, dit l'homme derrière lui. Je n'ai rien dit à qui que ce soit. Je ne parlerai à personne.

Murphy ne s'était pas encore retourné.

— Tu n'as jamais entendu dire qu'il fallait régler les derniers détails ? Je veux dire, c'est bien dans ce secteur que tu travailles, n'est-ce pas ? Speck sait peut-être qui je suis, ou pas, mais toi, tu le sais sans aucun doute.

— Savez-vous combien de secrets je connais ? dit l'homme. Si on me capturait, croyez-moi, vous seriez le cadet de leurs soucis. Je ne sais même pas qui vous êtes. Je ne connais pas votre nom. J'ai vu un gars cette nuit-là. Il avait peut-être les cheveux noirs. Il était petit. Il mesurait un mètre soixante-quinze. Ça aurait pu être n'importe qui.

Murphy se retourna et lui fit face. L'homme transpirait et la sueur apparaissait sur son visage. Il ne faisait pas si chaud que ça, ici.

Murphy prit l'arme et la pointa sur le centre du front de l'homme. Pas d'hésitation. Pas de son. Il ne dit pas un seul mot. Chaque ligne était d'une clarté extrême et l'homme semblait être baigné dans un cercle de lumière blanc vif.

L'homme parlait vite, maintenant.

— Écoutez, ne faites pas ça, dit-il. J'ai du liquide. Beaucoup de liquide. Je suis le seul à savoir où il est.

Murphy hocha la tête.

— Oui, moi aussi.

Il appuya sur la détente et ...

CLAC.

Il y eut un peu plus de bruit qu'en temps normal. Murphy n'avait pas imaginé qu'il y aurait tant d'écho dans ce grand espace vide. Il haussa les épaules. Aucune importance.

Il partit sans regarder les saletés qu'il y avait par terre.

Dix minutes plus tard, il était dans sa voiture et il conduisait sur la périphérique. Son téléphone portable sonna. Le numéro était dissimulé. Cela ne signifiait rien. Cela pouvait être bon ou mauvais. Il décrocha.

— Oui ?

Une voix féminine :

— Murph ?

Murphy sourit. Il reconnut immédiatement la voix.

— Trudy Wellington, dit-il. Tu appelles à un beau moment de la soirée. Si tu me dis d'où tu appelles, j'arrive tout de suite.

Elle rit presque. Il l'entendit dans sa voix. Il fallait les faire rire. C'était le meilleur moyen d'accéder à leur cœur puis à leur chambre à coucher.

— Euh ... oui. Calme tes ardeurs, Murph. J'appelle du bureau de l'EIS. Il y a une crise et nous sommes convoqués. Don veut que plusieurs personnes viennent ici maintenant, aussi vite que possible, et tu fais partie de la liste.

CHAPITRE QUATRE

22 h 20, Heure de l'Est
Comté de Fairfax, Virginie
Banlieue de Washington, DC

— À quoi penses-tu, mon bébé ?

Luke Stone chuchota les mots. Il fut probablement le seul à les entendre.

Il était assis sur le long sofa blanc de son nouveau salon et tenait sur ses genoux son bébé de quatre mois, Gunner. Gunner était un bébé gros et lourd. Il portait une couche et un tee-shirt bleu sur lequel on pouvait lire *Le Plus Beau Bébé du Monde*.

Il s'était endormi dans les bras de Luke quelques minutes auparavant. Son petit ventre se levait puis retombait et il dormait en ronflant doucement. Est-ce que les bébés étaient censés ronfler ? Luke ne savait pas mais, d'une façon ou d'une autre, le son était réconfortant. Il était même beau.

Alors que Luke tenait Gunner dans la pénombre et regardait dans la pièce, il essayait de comprendre comment il avait pu avoir cette maison.

C'était un cadeau des parents de Becca, Audrey et Lance. Rien que ça était difficile à admettre. Avec son salaire de l'EIS, il n'aurait jamais pu se permettre d'acheter cette maison, et encore, il gagnait beaucoup plus que quand il avait été à l'Armée. Becca ne travaillait pas du tout. Même si Becca avait travaillé, à eux deux, ils n'auraient jamais pu se permettre d'acheter cette maison. Finalement, cela rappelait à Luke que la famille de Becca avait vraiment beaucoup d'argent.

Il avait su qu'ils étaient riches, mais Luke avait grandi sans argent. Il ne savait pas ce qu'était la richesse. Il avait habité avec Becca dans le chalet de sa famille, qui se dressait face à la Baie de Chesapeake sur la rive est. Pour Luke, ce chalet vieux de trois siècles, bien que distant d'une heure et demi de voiture de son lieu de travail, avait été une amélioration considérable question logement. Luke avait l'habitude de dormir par terre, à la dure, ou de ne pas dormir du tout.

Donc, cet endroit le stupéfiait.

Il examina la maison. C'était une maison moderne, avec des portes-fenêtres, comme celles qu'on voyait dans les magazines d'architecture. Elle ressemblait à une boîte en verre. Quand l'hiver serait là, quand il neigerait, il imaginait que la maison serait peut-être semblable à une de ces vieilles boules à neige que les gens avaient quand il était enfant. Il imagina la période de Noël qui arrivait, assis dans ce salon stupéfiant enfoncé dans le sol, avec l'arbre dans le coin, la cheminée allumée et la neige qui tomberait tout autour.

Et ce n'était que le salon. Il y avait aussi l'immense cuisine campagnarde avec l'îlot au milieu et le réfrigérateur géant à deux portes, avec le congélateur en bas. Il y avait aussi la chambre principale et la salle de bain principale. Et aussi le reste de la maison qui, de plus, se trouvait à environ douze minutes de voiture du bureau.

De l'endroit où Luke était assis sur le sofa, il voyait les grandes fenêtres orientées vers le sud et vers l'ouest. La maison se dressait sur une petite colline d'herbes ondulantes. La hauteur améliorait son point de vue. La maison était dans un quartier tranquille qui contenait d'autres grandes maisons situées en retrait de la rue. On ne se garait pas dans la rue. Dans ce quartier, les gens se garaient dans leurs propres allées ou garages.

Luke et Becca n'avaient pas encore rencontré leurs voisins, mais Luke imaginait qu'ils étaient avocats, peut-être docteurs, ou qu'ils occupaient peut-être des postes élevés dans de grandes entreprises. Il ne savait pas quoi en penser. Pas des gens, mais de l'endroit.

D'abord, il ne faisait pas confiance à Audrey et à Lance.

Les parents de Becca ne l'avaient jamais aimé. Ils l'avaient toujours exprimé clairement. Même après la naissance de Gunner, ils ne les avaient laissés occuper le chalet qu'à contrecœur. Audrey était notamment la reine des réflexions narquoises et des manœuvres de déstabilisation.

Il se la représenta dans son esprit. En elle, quelque chose lui rappelait un corbeau. Elle avait des yeux enfoncés aux iris si sombres qu'ils avaient presque l'air d'être noirs. Elle avait un nez pointu, comme un bec. Elle avait de petits os et un corps mince. Enfin, elle avait tendance à rester aux alentours comme un messenger qui apportait de mauvaises nouvelles.

Alors, l'Équipe d'Intervention Spéciale avait effectué deux opérations à profil élevé et Audrey et Lance avaient rencontré le légendaire Don Morris, pionnier des opérations spéciales et directeur de l'EIS.

Alors, Audrey et Lance avaient subitement considéré que Luke et Becca avaient besoin d'une maison plus belle et plus proche du travail de Luke. Ainsi, comme par un coup de baguette magique, ils s'étaient retrouvés ici.

Luke secoua la tête, encore stupéfait par la vitesse du changement. Au cours de sa carrière, il s'était fait connaître pour ses réflexes soudains et son temps de réaction rapide, mais l'achat de cette maison s'était déroulé si vite qu'il en avait presque eu le vertige.

Deux personnes qui le détestaient intensément depuis des années venaient de lui offrir le cadeau le plus somptueux qu'il ait jamais reçu.

Il s'arrêta et écouta le silence. Il inspira profondément, presque en tandem avec son jeune fils. Non. C'était faux. Le plus beau cadeau qu'on lui ait jamais donné, c'était ce petit garçon. La maison n'était rien, comparée à ça.

Sur la table devant lui, son téléphone s'éclaira. Il le regarda fixement. La lumière bleue diffusait des ombres folles dans la pénombre. Le téléphone était silencieux parce que Luke avait désactivé la sonnerie. Il n'avait pas voulu déranger le bébé, ni la maman du bébé, qui profitait d'un sommeil bien mérité et fort nécessaire dans la chambre.

Il lut l'heure sur l'écran. Il était plus de dix heures du soir. Il ne pouvait y avoir qu'un nombre réduit de raisons à cet appel. Soit un vieux copain de l'armée l'appelait ivre, soit c'était une erreur, soit ... Il laissa le téléphone sonner jusqu'à ce qu'il s'arrête et que sa lumière s'éteigne.

Un moment plus tard, le téléphone recommença à sonner.

Luke soupira et jeta un coup d'œil au numéro. C'était le travail, bien sûr.

Il prit le téléphone.

— Allô ?

Il le dit de la voix Je dors et pourquoi m'embêtez-vous la plus douce possible.

Il entendit une voix féminine. Trudy Wellington. Il se la représenta. Elle était jeune, belle, intelligente et elle avait des cheveux marron qui lui tombaient en cascade sur les épaules.

— Luke ?

— Oui.

Elle était en mode pragmatique. Ce qui avait failli arriver entre eux, et dont ils n'avaient jamais parlé, semblait disparaître dans le rétroviseur. C'était probablement mieux comme ça.

— Luke, il y a un problème. Don rassemble toute l'équipe. J'y suis déjà. Swann, Murphy et Ed Newsam sont en chemin.

— Maintenant ? demanda-t-il alors qu'il connaissait la réponse.

— Oui. Maintenant.

— Est-ce que ça peut attendre ? dit Luke.

— Pas vraiment.

— Mmm.

— Au fait, Luke, amène un sac d'évacuation.

Il leva les yeux au ciel. Son travail et sa vie de famille avaient du mal à coexister. Pour la énième fois, il se demanda si son gagne-pain était compatible avec le foyer heureux qu'il essayait de fonder avec Becca.

— Où allons-nous ? dit-il.

— C'est top-secret. Tu l'apprendras au briefing.

Il hocha la tête.

— OK.

Il raccrocha et inspira profondément.

Il souleva le bébé et le prit dans ses bras, se leva et prit le couloir pour se rendre à la chambre principale. Il faisait noir, mais il y voyait assez bien. Becca somnolait dans le lit king-size. Il se baissa et plaça le bébé à côté d'elle en lui effleurant la peau. Dans son demi-sommeil, elle produisit un petit son de plaisir. Elle posa doucement une main sur le bébé.

Il les contempla un petit moment. Maman et bébé. Une vague d'amour si intense qu'il n'aurait pas pu la décrire le submergea. Comme il la comprenait à peine, il n'aurait jamais pu l'expliquer à quelqu'un d'autre. C'était au-delà des mots.

Ils étaient toute sa vie.

Mais il fallait aussi qu'il parte en mission.

CHAPITRE CINQ

23 h 05, Heure de l'Est

Quartier général de l'Équipe d'Intervention Spéciale

McLean, Virginie

— Que faisons-nous ici ? demanda Kevin Murphy.

Il portait une tenue d'affaires décontractée, comme s'il sortait juste d'une soirée de jeunes cadres.

Mark Swann, dont la tenue n'avait rien absolument en commun avec celle d'un cadre, sourit. Il portait un tee-shirt Ramones noir et un jean troué. Il avait les cheveux en queue de cheval.

— D'un point de vue existentiel ? dit-il.

Murphy secoua la tête.

— Non. Je veux juste savoir pourquoi nous sommes tous ensemble dans cette salle au milieu de la nuit.

La salle de conférence, que Don Morris appelait parfois non sans optimisme le centre de commandement, contenait une longue table rectangulaire avec un téléphone mains libres installé au centre. Tous les mètres, il y avait des ports de données où les gens pouvaient brancher leurs ordinateurs portables. Il y avait deux grands moniteurs vidéo au mur.

La salle n'était pas très grande, mais Luke y avait participé à des réunions où jusqu'à vingt personnes avaient été présentes. Vingt personnes dans cette pièce, cela donnait l'impression de prendre le métro de Tokyo à l'heure de pointe.

— OK, les gars, dit Don Morris.

Don portait une chemise élégante moulante, les manches roulées au milieu des avant-bras. Devant lui, il avait une tasse de café dans un gobelet en carton épais. Ses cheveux blancs étaient coupés au ras du crâne, comme s'il était allé chez le coiffeur cet après-midi. Son langage corporel était détendu, mais ses yeux avaient la dureté de l'acier.

— Merci d'être venus si vite. Bon, laissons tomber les salamalecs, si vous voulez bien.

Partout dans la pièce, les gens approuvèrent d'un murmure. Mis à part Don Morris, Swann, Murphy et Luke, il y avait Ed Newsam. Avachi sur sa chaise, il portait un tee-shirt noir à manches longues qui moulait son torse musclé, un jean et des bottes de travail jaunes Timberland délacées. On aurait dit que cette réunion l'avait tiré d'un sommeil profond.

Enfin, il y avait Trudy Wellington. Elle portait un chemisier et un pantalon élégant, comme si elle n'était jamais rentrée chez elle après le travail. Ses lunettes rouges étaient poussées contre son visage. Elle paraissait être en forme, buvait du café elle aussi et avait déjà commencé à saisir des informations sur l'ordinateur portable qui se trouvait devant elle. Quoi qu'il se passe, elle avait été mise au courant en premier.

À l'autre bout de la table, près des écrans vidéo, il y avait un général quatre étoiles grand et mince en uniforme de cérémonie impeccable. Ses cheveux gris étaient coupés au ras du crâne. Son visage était imberbe, comme s'il s'était rasé juste avant d'entrer ici. Même s'il était tard, cet homme avait l'air frais et prêt à fonctionner vingt-quatre ou quarante-huit heures de plus, ou plus longtemps si nécessaire.

Luke l'avait déjà rencontré une fois mais, même s'il ne l'avait jamais vu, il aurait quand même connu cet homme à fond. À chaque matin au réveil, il faisait son lit avant tout autre chose ; c'était sa première tâche de la journée et elle annonçait les autres. Avant que le soleil ne fasse son apparition dans le ciel, cet homme avait probablement déjà couru seize kilomètres et englouti du gruau froid et du café fort. On reconnaissait l'homme ambitieux de West Point à un kilomètre.

Assis à la table près de lui, il y avait un colonel avec un ordinateur portable et une pile de feuilles. Le colonel n'avait pas encore levé les yeux de l'ordinateur.

— Messieurs, dit Don Morris, j'aimerais vous présenter le Général Richard Stark du Comité des Chefs d'États-Majors Interarmées et son aide de camp, le Colonel Pat Wiggins.

Don regarda le général.

— Dick, le groupe d'experts de l'Équipe d'Intervention Spéciale est à ta disposition.

— Dans la limite de ses capacités, dit Mark Swann.

Don Morris fit la tête à Swann, comme pour faire taire un fils adolescent grande gueule, mais il ne dit rien.

— Messieurs et madame, dit Stark en baissant la tête à l'intention de Trudy, j'irai droit au but. Une crise avec prise d'otages est en cours dans la zone arctique de l'Alaska et le Président des États-Unis a autorisé un sauvetage. Il a précisé que le sauvetage devrait s'effectuer sous la supervision et avec la participation d'une agence civile, d'où votre intervention.

— Pendant que je parlais au Président, je me suis dit que vous pourriez nous donner ce que ces deux mondes avaient de mieux. En effet, l'Équipe d'Intervention Spéciale est un organisme d'application de la loi civil, mais il regorge d'agents spéciaux de l'armée. Le directeur du FBI a approuvé votre participation et Don a eu la délicatesse d'organiser cette réunion au dernier moment.

Il regarda le groupe.

— Vous me suivez jusque-là ?

Il y eut un murmure approbateur général.

Le colonel contrôlait l'écran vidéo à partir de son ordinateur portable. Une carte du nord de l'Alaska y apparut avec une bande de l'Océan Arctique. Dans la mer, un petit point était cerclé de rouge.

— La situation évolue rapidement. Ce que je peux vous dire, c'est que, il y a une heure et demie, une plate-forme pétrolière de l'Océan Arctique a été attaquée et envahie par un groupe d'hommes lourdement armés. Environ quatre-vingt-dix hommes étaient stationnés sur cette plate-forme et sur l'île artificielle qui l'entoure et nous ne savons pas combien de ces hommes ont été tués au cours de l'attaque initiale. Certains ont aussi été pris en otage, mais nous ne savons pas non plus combien.

— Qui a attaqué la plate-forme ? dit Luke.

Le général secoua la tête.

— Nous ne savons pas. Ils ont rejeté nos tentatives de contact, mais ils ont envoyé des vidéos des ouvriers de la plate-forme. Ils les ont rassemblés dans une salle et des hommes masqués de noir les tiennent en joue avec leurs armes. Les données audio de l'équipement de surveillance de la plate-forme ont été mises à disposition par l'entreprise propriétaire de la plate-forme. Le son est mauvais, mais on repère quand même quelques voix. Mis à part l'anglais que parlent les ouvriers de la plate-forme, il semblerait que certains attaquants parlent une langue d'Europe de l'Est, peut-être une langue slave, même si nous n'en avons aucune preuve formelle.

Sur l'écran, la carte fut remplacée par une photo aérienne de la plate-forme et du camp qui l'entourait. La plate-forme pétrolière, probablement haute de trente ou quarante étages, occupait la première image. Au-dessous de la plate-forme, il y avait de nombreux bâtiments de type hutte Quonset reliées par des passerelles. Autour de ce camp minuscule s'étendait une vaste mer gelée.

Un gros plan apparut. Il montrait le camp et les bâtiments en détail. On ne voyait personne se tenir debout où que ce soit. Il y avait au moins une dizaine de corps qui gisaient au sol. Certains étaient entourés d'un halo de sang.

Une autre image apparut. Étendue au sol, il y avait une grande bannière blanche avec des lettres peintes en noir.

AMÉRIQUE = MENTEURS + HYPOCRITES.

— Sacré message, dit Swann.

— Il faut reconnaître que cela nous apporte très peu de renseignements. La bannière que vous voyez suggère certainement une attaque par des ressortissants étrangers. Toutes nos vidéos par drone nous montrent un camp privé de personnel. Les attaquants semblent avoir emmené tous les ouvriers

survivants à l'intérieur. Est-ce à l'intérieur de ces bâtiments que vous voyez ou à bord de la plate-forme elle-même ? Nous ne le savons pas.

Pendant un moment, l'écran se vida.

— Nous avons un plan pour reprendre ce complexe, neutraliser les terroristes et sauver tout le personnel civil qui est encore en vie. Le plan suppose une infiltration et un assaut, essentiellement à l'aide de Marines en service actif mais aussi de vous-mêmes. Pour exécuter ce plan, il faut que nous vous emmenions dans la région arctique de l'Alaska. Cela signifie qu'il faut que nous nous dépêchions.

Ed Newsam leva une main.

— Quand comptez-vous exécuter ce plan ?

Le général hocha la tête.

— Ce soir. Avant l'aube. Toutes les expériences que nous avons eues avec des terroristes au cours des années nous montrent que, si on laisse une situation de ce type de prolonger, c'est la meilleure façon d'échouer, sinon même d'obtenir un désastre. Le public s'y intéresse et tous les politiciens aussi. Les médias en parlent en boucle à la télévision, vingt-quatre heures sur vingt-quatre. Deviner les intentions du gouvernement devient un passe-temps national. Si on attend longtemps, cela excite et inspire les autres terroristes d'autres pays. Des images d'otages aux yeux bandés tenus en joue ...

Il secoua la tête.

— N'y pensons pas trop. Les terroristes ont attaqué sans avertissement et nous ferons de même. Nous les frapperons avant l'aube, sous couvert de l'obscurité, seulement quelques heures après leur propre assaut. Cela nous permettra de reprendre l'initiative. Une incursion réussie, car je suis sûr qu'elle le sera, démontrera aux autres groupes de terroristes que nous ne plaisantons pas.

Stark avait dû voir que le personnel de l'EIS le regardait fixement.

— Nous pensons que l'Équipe d'Intervention Spéciale est l'agence civile idéale pour participer à cette opération. Si vous n'êtes pas d'accord ...

Il ne termina pas sa phrase.

Luke ne pouvait s'empêcher d'admettre qu'il n'aimait pas la direction que prenait cette mission. Il venait de laisser sa femme et son bébé au lit, et maintenant, il était censé partir pour l'Arctique ?

— La zone arctique de l'Alaska est à plus de six mille kilomètres d'ici, dit Swann. Comment voulez-vous que nous y emmenions les nôtres avant l'aube ?

Stark hocha à nouveau la tête.

— Elle est plutôt à sept mille kilomètres, en fait. Vous avez raison, c'est loin, mais nous avons quatre heures d'avance sur eux. À la plate-forme pétrolière, il n'est pas tout à fait dix-neuf heures trente. Nous allons profiter du décalage horaire.

Il s'interrompit.

— De plus, nous avons la technologie qu'il faut pour vous y emmener plus vite que vous ne pourriez l'imaginer.

* * *

— Qu'est-ce qu'il ne nous dit pas ? demanda Luke.

Il était assis au très grand bureau de Don, en face de l'homme lui-même.

Don haussa les épaules.

— Tu sais qu'ils cachent toujours quelque chose. Peut-être la plate-forme pétrolière a-t-elle quelque chose de secret défense. Ou alors, ils connaissent mieux les coupables qu'ils ne le disent. Ça pourrait être n'importe quoi.

— Pourquoi nous ? dit Luke.

— Tu as entendu ce qu'il a dit, dit Don. Ils ont besoin d'une participation et d'une supervision civiles. Cette exigence vient tout droit du Président. Cet homme est un libéral depuis longtemps. Il pense que l'armée est un grand croquemitaine effrayant. Il est loin de savoir que les agences civiles sont toutes bourrées d'ex-soldats.

— Mais regardez nos effectifs, dit Luke. Je ne veux pas vous offenser, Don, mais la NSA est une agence civile, et le FBI aussi, et elles ont toutes deux une puissance de frappe bien supérieure à la nôtre.

— Luke, nous faisons partie du FBI.

Luke hocha la tête.

— Oui, mais le Bureau lui-même a des bureaux proches du terrain. Au lieu de ça, ils veulent nous faire traverser le continent en avion.

Don regarda fixement Luke pendant un long moment. Pour la première fois, Luke comprit vraiment l'étendue de l'ambition de Don. Le Président voulait l'EIS pour cette mission, mais Don voulait tout autant que l'EIS y participe, sinon encore plus. Ces missions étaient des victoires pour Don. Don Morris avait constitué une équipe d'experts de niveau mondial et il voulait que le monde le sache.

— Comme tu le sais, dit Don, les bureaux extérieurs regorgent d'agents sur le terrain, surtout des enquêteurs et des agents de police. Nous, on effectue des opérations spéciales. C'est pour cela que nous sommes faits et c'est ce que nous faisons. Nous sommes rapides et légers, nous frappons fort et nous avons acquis une réputation pas seulement de réussite en circonstances difficiles mais aussi de discrétion totale.

Des deux côtés du grand bureau, Luke et Don se contemplèrent mutuellement.

Don secoua la tête.

— Est-ce que tu as peur, mon gars ? Je comprendrais. Tu n'as rien à prouver à qui que ce soit, surtout pas à moi. Cependant, à l'heure actuelle, ton équipe est en train de se préparer.

Luke haussa les épaules.

— Mes affaires sont déjà prêtes.

Le grand sourire de Don apparut soudain sur son visage.

— Bien. Je suis sûr que tu te débrouilleras bien et que tu seras revenu pour le petit-déjeuner.

* * *

— Allons-y, l'ami, dit Ed Newsam. Cette mission ne va pas se faire toute seule.

Ed était à la porte de Luke. Il s'y tenait, un sac lourd à l'épaule. Il n'avait pas l'air enthousiaste. Il n'avait pas l'air passionné. Si Luke avait pu décrire l'air qu'avait Ed en un seul mot, il aurait dit résigné.

Luke était assis à son bureau et il fixait le téléphone du regard.

— L'hélicoptère est sur l'héliport.

Luke hocha la tête.

— Compris. J'arrive tout de suite.

Ils étaient sur le point de partir. Entre temps, Luke souffrait d'une maladie qu'on appelait le syndrome du téléphone d'une tonne. Il était physiquement incapable de prendre le receveur et de passer un appel.

— Bordel, chuchota-t-il.

Il avait vérifié et revérifié ses sacs. Il avait son équipement standard pour un voyage d'une nuit. Il avait son Glock neuf millimètres dans son étui d'épaule en cuir. Il avait prévu quelques chargeurs de plus pour le Glock.

Un sac à vêtements avec deux jours de rechange était posé sur le bureau. Un petit sac d'évacuation rempli de matériel de toilette taille voyage, d'un stock de barres énergétiques et d'une demi-douzaine de cachets de Dexedrine se trouvait à côté du sac à vêtements.

Les cachets de Dexedrine étaient des amphétamines, de la drogue. Elles étaient quasiment mentionnées dans le manuel de l'agent spécial. Ils permettaient de rester éveillé et alerte pendant des heures successives. Parfois, Ed les appelait les « remontants rapides ».

C'étaient des fournitures génériques, mais il n'y avait aucune raison d'essayer d'être plus spécifique. Ils allaient en Arctique, l'opération allait nécessiter l'utilisation d'équipements spécialisés

et ces équipements seraient fournis quand ils atterriraient. Trudy avait déjà envoyé les mensurations de tout le monde.

Donc, maintenant, Luke regardait fixement le téléphone.

Il avait quitté la maison en laissant tout juste un mot d'explication à Becca. Bien sûr, elle avait été endormie, mais ça ne changeait rien.

Quant au message qu'il avait posé sur la table de la salle à manger, il n'expliquait rien non plus.

On m'a appelé pour une réunion tardive. Je risque de devoir y passer la nuit. Je t'aime. Luke

Y passer la nuit. C'était pas mal, ça. On aurait dit qu'il était un étudiant qui bossait dur avant l'examen final. Il avait pris l'habitude de mentir sur son travail à Becca et il avait du mal à se défaire de cette habitude.

S'il disait la vérité, est-ce que ça serait mieux ? Il pouvait l'appeler dès maintenant, la réveiller, réveiller le bébé et le faire pleurer, tout ça pour lui dire quoi ?

— Salut, chérie, je monte au Cercle Arctique pour éliminer des terroristes qui ont attaqué une plate-forme pétrolière. Le sol est jonché de cadavres. Oui, on dirait que je vais me retrouver dans un autre bain de sang. En fait, je pourrais ne plus jamais te revoir. OK, dors bien. Embrasse Gunner pour moi.

Non. Il valait mieux se contenter de risquer son va-tout, effectuer l'opération et se souvenir que, grâce à l'aide des Marines et de ses collègues de l'EIS, il serait idéalement accompagné pour faire le boulot. Il appellerait Becca demain matin, quand tout serait fini. Si tout se passait bien et si tout le monde était en un seul morceau, il lui dirait qu'ils avaient dû partir à Chicago pour interroger un témoin. Il continuerait à lui faire croire que son travail pour l'EIS était surtout une sorte de travail d'enquête contrarié par quelques rares explosions de violence.

OK. C'était ce qu'il allait faire.

— Tu es prêt ? dit une voix. Tous les autres montent à bord de l'hélicoptère.

Luke leva les yeux. Mark Swann se tenait dans l'embrasure de la porte. C'était toujours un peu étonnant de voir Swann. Avec sa queue de cheval, ses lunettes d'aviateur, le peu de barbe en bataille qu'il avait au menton et les tee-shirts rock'n'roll qu'il semblait toujours porter, il aurait quasiment pu porter une pancarte au cou : PAS MILITAIRE.

Luke hocha la tête.

— Oui. Je suis prêt.

Swann souriait. Non, en fait, il était tout à fait radieux, comme un gamin à Noël. C'était une réaction surprenante quand on se préparait à survoler l'Amérique du Nord dans des conditions difficiles puis à s'user les nerfs à se battre contre un ennemi inconnu.

— Je viens d'apprendre comment ils vont nous emmener là-bas, dit Swann. Tu ne me croirais pas. C'est absolument incroyable.

— Je ne savais même pas que tu venais, dit Luke.

Si possible, Swann sourit encore plus qu'avant.

— Maintenant, je viens.

CHAPITRE SIX

5 septembre 2005

8 h 30, Heure de Moscou (minuit trente, Heure de l'Est)

L'Aquarium

Quartier général de la Direction Générale des Renseignements (GRU)

Aérodrome de Khodynka

Moscou, Russie

— Quelles nouvelles de notre ami ? demanda l'homme nommé Marmilov.

Il était assis à son bureau dans une pièce sans fenêtre du sous-sol et il fumait une cigarette. Un cendrier en céramique était posé devant lui sur le bureau en acier vert. Même si on était tôt le matin, il y avait déjà cinq mégots de cigarettes dans le cendrier. Une tasse de café (avec une goutte de whisky, du Jameson, importé d'Irlande) se trouvait aussi sur le bureau.

Le matin, cet homme fumait et buvait du café noir. C'était comme ça qu'il commençait sa journée. Il portait un costume sombre et ses cheveux dégarnis étaient rabattus sur le sommet de sa tête, durcis et fixés par de la laque. Chez cet homme, tout était angles durs et os pointus. Il ressemblait presque à un épouvantail, mais ses yeux étaient vifs et rien ne leur échappait.

Il occupait ce poste depuis longtemps et avait vu beaucoup de choses. Il avait survécu aux purges des années 1980 et, quand le changement était arrivé dans les années 1990, il y avait également survécu. Le GRU lui-même était resté en grande partie intact, à la différence de son pauvre petit frère, le KGB. Le KGB avait été démantelé et jeté aux quatre vents.

Le GRU était aussi grand et puissant que toujours, sinon plus, et Oleg Marmilov, cinquante-huit ans, y avait longtemps joué un rôle capital. Le GRU était une pieuvre, la plus grande des agences de renseignement russes, et elle plongeait ses tentacules dans les opérations spéciales, les réseaux d'espions du monde entier, l'interception des communications, les assassinats politiques, la déstabilisation des gouvernements, le trafic de drogue, la désinformation, la guerre psychologique et les opérations sous fausse bannière, sans oublier le déploiement de 25 000 soldats d'élite des Spetsnaz.

Marmilov était une pieuvre qui vivait à l'intérieur de la pieuvre. Il avait des tentacules à tellement d'endroits que, parfois, si un subordonné venait lui apporter un rapport, il avait un trou de mémoire avant de se dire :

— Ah oui, ça. Est-ce que ça se passe bien ?

Cependant, certaines de ses activités ne lui échappaient jamais.

Fixé sur son bureau, il y avait un poste de télévision. Pour un Américain de l'âge adéquat, ce poste aurait paru semblable aux téléviseurs à pièces qui avaient autrefois équipé les stations de bus interurbains du pays entier.

Sur l'écran, on voyait des vidéos en direct de caméras de sécurité tourner en boucle. Marmilov supposait qu'il y avait peut-être trente secondes de retard à l'affichage. À ce détail près, la vidéo montrait le moment présent.

Il faisait noir dans la vidéo, la nuit était tombée, mais Marmilov y voyait assez bien. Un escalier métallique montait le long d'un côté d'une plate-forme pétrolière. Il y avait un groupe de huttes usées en aluminium sur un terrain froid et aride. Il y avait un port minuscule sur une mer gelée avec un petit brise-glace robuste à quai. Il ne semblait y avoir personne dans la vidéo.

Marmilov leva les yeux vers l'homme qui se tenait devant son bureau.

— Alors ? Des nouvelles ?

Le visiteur était un jeune homme qui, bien que vêtu d'un costume d'homme d'affaires civil terne et mal coupé, semblait aussi se tenir au garde-à-vous. Il regardait fixement quelque chose qui se trouvait sans doute dans un horizon lointain au lieu de l'homme qui était assis un mètre devant lui.

— Oui, monsieur. Notre contact a transmis le message selon lequel un groupe de commandos a été choisi. La plupart d'entre eux se réunissent déjà à l'aérodrome de Deadhorse, en Alaska. Plusieurs autres, qui représentent la supervision civile du projet, sont en route par avion supersonique et arriveront dans quelques heures.

L'homme s'interrompit.

— De là, cette force d'assaut mettra sans doute très peu de temps à se déployer.

— Quelle est la fiabilité de ces renseignements ? dit Marmilov.

L'homme haussa les épaules.

— Ils viennent d'une réunion secrète qui a eu lieu à la Maison-Blanche elle-même. Cette réunion était peut-être une ruse, bien évidemment, mais nous ne le croyons pas. Le Président y assistait avec des membres du commandement militaire.

— Connaissons-nous la méthode d'attaque ?

L'homme hocha la tête.

— Nous pensons qu'ils vont déployer des hommes-grenouilles qui nageront jusqu'à l'île artificielle, émergeront de sous la glace puis passeront à l'attaque.

Marmilov y réfléchit.

— L'eau doit être très froide.

L'homme hocha la tête.

— Oui.

— Cela me semble être une mission très difficile.

Alors, le jeune homme afficha un très léger sourire.

— Les hommes-grenouilles porteront des équipements sous-marins encombrants conçus pour les protéger du froid et nos renseignements suggèrent qu'ils porteront leurs armes dans des paquets étanches. Ils espèrent créer un effet de surprise pour que des plongeurs d'élite hautement qualifiés effectuent une attaque furtive. Les prévisions météo disent que le temps sera très mauvais et que voler deviendra difficile. Pour autant que nous sachions, aucune attaque simultanée par la mer ou par les airs n'est prévue.

— Est-ce que nos amis peuvent les repousser ? dit Marmilov.

— Si on les avertit de leur approche et s'ils connaissent la méthode d'attaque, il est possible que nos amis les attendent et les tuent tous. Après ça ...

L'homme haussa les épaules.

— Bien sûr, les Américains frapperont fort, mais ça ne sera pas notre problème.

Oleg Marmilov rendit son sourire au jeune homme. Il tira une autre bouffée intense de sa cigarette.

— Exceptionnel, dit-il. Tenez-moi au courant des développements.

— Bien sûr.

Marmilov désigna l'écran qui se trouvait sur son bureau.

— Et puis, naturellement, je suis un grand fan de sport. Quand l'action commencera, j'en regarderai chaque seconde à la télévision.

CHAPITRE SEPT

Minuit quarante-cinq, Heure de l'Est (8 h 45, Heure de l'Alaska, 4 septembre)

Le ciel au-dessus de la Péninsule Supérieure du Michigan

L'avion expérimental traversait le ciel noir à toute vitesse.

Luke n'était jamais monté dans un avion de ce type. Cet appareil était entièrement inhabituel. Quand l'équipe de l'EIS s'en était approché sur le tarmac, ses feux avaient été éteints, pas seulement ceux de l'appareil lui-même, mais aussi ceux de toutes les pistes ou des aéroports voisins. L'avion avait été prisonnier d'une obscurité presque totale.

Sa cellule avait une forme bizarre. L'avion était très étroit et son nez penchait comme le bec qu'un oiseau plonge dans l'eau pour boire. Les stabilisateurs arrières avaient une forme triangulaire bizarre que Luke n'avait jamais vue et qu'il ne comprenait pas vraiment.

À l'intérieur, la cabine était aussi organisée de manière inhabituelle. Au lieu d'être semblable à celle d'un jet typique de chef d'entreprise ou du Pentagone, ou même de l'EIS, avec des sièges baquets et des tables escamotables, elle ressemblait au salon d'une maison privée.

Il y avait un long sofa transversal le long d'un mur et son dossier bloquait l'endroit où, normalement, il devait y avoir des petits hublots ovales. Il y avait deux sièges inclinables face au sofa et, entre le sofa et les fauteuils, on voyait une table en bois lourde qui, semblable à une table basse, était boulonnée au sol. Chose encore plus étrange, juste en face du sofa, il y avait une grosse télévision à écran plat qui cachait l'endroit où l'autre rangée de hublots devait être.

De plus, à la gauche de l'endroit où Luke était assis sur le sofa, il y avait une épaisse cloison en verre. Une porte en verre était découpée au milieu de la cloison. De l'autre côté de la cloison, il y avait une autre cabine pour passagers qui, elle, contenait des sièges qui rappelaient plus un petit jet pour passagers typique. Finalement, le plus étrange, c'était que deux hommes étaient assis à l'intérieur de cette autre cabine, en train de discuter de quelque chose et de regarder l'écran d'un ordinateur portable.

La cloison en verre était apparemment insonorisée, parce que, même si les hommes semblaient être en train de parler normalement, Luke n'entendait rien de ce qu'ils disaient. Les hommes avaient tous deux les cheveux coupés en brosse et une attitude de militaire. L'un d'eux portait une veste et une cravate et l'autre un tee-shirt et un jean. L'homme en tee-shirt était grand et bien musclé.

— C'est un avion supersonique, dit Swann.

Il était assis sur le sofa avec Luke, de l'autre côté de Trudy Wellington, qui était assise entre eux et étudiait des documents sur son ordinateur portable. L'existence même de cet avion semblait exciter Swann d'une façon que Luke ne comprenait pas réellement.

— Il est supersonique, mais ce n'est pas un avion de combat. C'est un jet pour passagers. Depuis que les Français ont abandonné le Concorde et les Russes le Tupolev, personne au monde n'avoue fabriquer des jets à passagers supersoniques.

— J'imagine que quelqu'un a travaillé sur celui-là, dit Luke.

Assis sur un des sièges inclinables, Murphy désigna la cloison en verre de la tête.

— Je me demande qui sont les singes derrière la porte numéro trois.

Le grand Ed Newsam, avachi comme une grosse montagne dans l'autre siège inclinable, hochait lentement la tête.

— T'es pas le seul, mec.

— Aucune importance, dit Swann.

Il désigna l'écran de télévision qui se trouvait en face du sofa. À ce moment-là, l'écran montrait une image d'un avion qui contournait la frontière nord des États-Unis au-dessus de l'État du Michigan. En bas de l'écran, des chiffres indiquaient l'altitude, l'équivalent en vitesse sol et le temps qui restait jusqu'à la destination.

— Regardez ces chiffres. Altitude 5486 mètres. Vitesse sol 2500 kilomètres par heure, environ Mach 2, deux fois la vitesse du son. Après un peu plus de trente minutes en l'air, il ne nous restera que deux heures et demie de plus. C'est absolument stupéfiant pour un jet de cette taille qui, à mon avis, doit avoir un profil à peu près semblable à celui d'un Gulfstream typique. Imaginez-vous la poussée que cet appareil doit apporter pour surmonter la résistance de l'air ? Je n'ai même pas entendu de bang supersonique.

Il s'arrêta pendant une seconde et regarda autour de lui.

— Avez-vous entendu quelque chose ?

Personne ne lui répondit. Tous les autres semblaient songer à la destination, la mission et la nature mystérieuse des deux hommes qui se tenaient dans l'autre pièce. La façon dont ils atteindraient le théâtre des opérations était hors propos. Pour Luke, cet avion n'était qu'un autre jouet de grand garçon, probablement trop cher.

Cependant, Swann adorait ses jouets.

— Il faut noter quelque chose à propos de notre trajectoire de vol. Nous allons vers la région arctique de l'Alaska et le moyen le plus efficace de s'y rendre est de loin de passer dans l'espace aérien canadien et de traverser le cœur du pays en diagonale vers le nord-ouest. Pourtant, au lieu de ça, nous allons longer la frontière. Pourquoi ?

— Parce que nous aimons l'inefficacité ? dit Ed Newsam en souriant.

Swann ne remarqua même pas le trait d'humour de son collègue. Il secoua la tête.

— Non. C'est parce que, si nous traversons le Canada, nous devons expliquer aux autorités canadiennes ce qu'est cet appareil qui vole au-dessus de leur espace aérien à deux fois la vitesse du son. Même si les Canadiens font partie de nos alliés les plus proches, nous ne devons pas leur dévoiler l'existence de cet avion. Donc, je pense qu'il est top-secret.

— En fait, dit Trudy sans lever les yeux de son ordinateur, nous devons traverser le Canada à un moment ou à un autre. L'Alaska n'est pas attaché au reste des États-Unis.

Swann regarda fixement Trudy.

— Aïe, dit Ed. Cours de géographie. Ça a dû faire mal.

— Pouvons-nous parler d'autre chose ? dit Murphy. S'il vous plaît ?

Luke regarda Trudy Wellington, qui était assise à côté de lui. Elle était lovée sur le sofa dans sa position habituelle, les jambes glissées sous le corps. Elle aurait pu être assise sur son sofa chez elle, en train de manger du pop-corn et sur le point de commencer à regarder un film. Ses cheveux frisés pendaient et elle avait ses lunettes rouges au bout du nez. Elle faisait défiler un écran.

— Trudy ? dit Luke.

Elle leva les yeux.

— Oui ?

— Que faisons-nous ici ?

Elle le regarda fixement. Elle écarquilla ses yeux grands et ronds, surprise.

— Aide-nous autant que possible, dit-il. Qui sont les terroristes, que veulent-ils, pourquoi ont-ils attaqué une plate-forme pétrolière et pourquoi maintenant ?

— Est-ce que ça vous aidera ? dit-elle. Je veux dire, pour la mission ?

Luke haussa les épaules.

— C'est possible. Il me semble que nous ne savons rien et que personne ne semble avoir envie de nous renseigner ne serait-ce qu'un peu.

— Ou de nous parler, d'ailleurs, dit Murphy, qui fixait encore les hommes de l'autre côté de la vitre.

— OK, dit Trudy. Je vais commencer par le plus facile. Je vais vous expliquer pourquoi ils ont attaqué une plate-forme pétrolière et pourquoi ils l'ont fait maintenant. Ensuite, je vous soumettrai des hypothèses très vagues sur qui ils sont et sur ce qu'ils veulent.

Luke hocha la tête.

— Nous sommes tout ouïe.

— Je vais supposer que vous ne connaissez rien à la situation, dit Trudy.

Ed Newsam était tellement avachi sur sa chaise qu'on aurait dit qu'il allait glisser par terre.

— Ça, c'est probablement l'hypothèse la moins risquée que j'aie entendue de toute la journée. Trudy sourit.

— L'Océan Arctique fond, dit-elle. Les gens, les nations, les médias et les grandes entreprises parlent tous des effets à long terme du réchauffement climatique ou se demandent même s'il existe. Chez une grande majorité des scientifiques, l'avis général est qu'il existe. Personne n'est forcé d'être d'accord avec eux mais, ce qui est indéniable, c'est que les calottes glaciaires polaires, qui sont restées majoritairement gelées depuis le début de l'histoire humaine telle qu'on la connaît, sont maintenant en train de fondre rapidement et de plus en plus vite.

— Effrayant, dit Mark Swann. C'est la fin du monde tel que nous le connaissons.

— Et ça me va très bien, ajouta Murphy.

Trudy haussa les épaules.

— Laissons cela. Restons-en à ce que nous savons. Or, ce que nous savons, c'est que, tous les ans, l'Océan Arctique est recouvert de moins de glace que l'année d'avant. Bientôt, peut-être pendant notre vie, il ne gèlera plus du tout. La couverture de glace est déjà plus fine et elle couvre une surface inférieure pendant une partie plus courte de l'année qu'elle ne l'a jamais fait d'après nos connaissances.

— Et cela signifie que ... dit Luke.

— Cela signifie que l'Arctique s'ouvre. Des voies de navigation qui n'avaient jamais existé vont être disponibles pour le commerce. De ce côté du monde, il s'agit du Passage du Nord-Ouest qui se fraye un chemin entre les îles canadiennes et que le Canada considère comme faisant partie de son territoire souverain. De l'autre côté du Arctique, il s'agit du Passage du Nord-Est, qui suit la côte nord de la Russie et que la Russie considère comme faisant partie de ses eaux territoriales. En particulier, quand la glace s'ouvrira vraiment, le Passage du Nord-Est russe deviendra la voie de navigation la plus courte et la plus rapide entre les usines asiatiques et les marchés de consommateurs d'Europe.

— Et si les Russes la contrôlent ... commença Murphy.

Trudy hocha la tête.

— Exact. Ils contrôleront une grande partie du commerce mondial. Ils pourront le taxer, faire payer des droits de douane et les ports russes qui ont surtout été des avant-postes gelés pendant des siècles pourraient soudain devenir des escales débordantes d'activité.

— Et s'ils le désiraient, ils pourraient ...

Trudy hochait encore la tête.

— Oui. Ils pourraient fermer cette voie de navigation. De plus, le Passage du Nord-Ouest est un peu risqué. Si on regarde une carte, il fait vraiment partie du Canada, mais les États-Unis veulent le revendiquer, ce qui pourrait créer des tensions entre deux pays voisins alliés depuis longtemps et partenaires commerciaux.

— Donc, tu penses que les Russes ... commença Ed.

Trudy leva une main.

— En fait, ce n'est pas tout. Huit pays entourent l'Océan Arctique : les États-Unis, le Canada et la Russie bien sûr, mais aussi la Suède, la Norvège, l'Islande, la Finlande et le Danemark. Le Danemark est important parce qu'il possède le territoire du Groenland. Enfin, ici, il y a un problème beaucoup plus important : on pense que jusqu'à un tiers des réserves mondiales non exploitées de pétrole et de gaz naturel sont situées sous la glace de l'Arctique.

Ils la regardèrent tous.

— Tout le monde veut ces carburants fossiles. Des pays qui n'ont aucune raison valable de revendiquer des terres arctiques, comme la Grande-Bretagne et la Chine, se mêlent aussi de cette affaire en cherchant à créer des alliances et à obtenir des droits de forage. La Chine a commencé

à dire qu'elle était un pays presque arctique. La Grande-Bretagne a commencé à parler souvent de ses partenaires dans l'Arctique.

— Cela ne nous explique pas qui a fait ça, dit Luke.

Trudy secoua la tête et ses bouclettes s'agitèrent très légèrement.

— Non. Comme je l'ai dit, j'ai commencé par le plus facile. Pourquoi attaquer une plate-forme pétrolière située dans l'Arctique et pourquoi maintenant ? La réponse est que la course aux ressources naturelles de l'Arctique est ouverte et que ça va être une course violente. Des gens vont se faire tuer, tout comme c'est arrivé depuis que le pétrole a été découvert dans le Moyen-Orient au début du vingtième siècle. L'Arctique est une poudrière émergente où se déchaînera la concurrence entre les grandes puissances et, par conséquent, la violence sinon même la guerre. Ça vient.

Luke sourit. Trudy semblait toujours avoir les réponses mais, parfois, il fallait la pousser un peu pour qu'elle communique ses conclusions.

— Donc ... c'était qui ?

Cependant, elle n'était pas prête à jouer à ce jeu-là. Elle se contenta de secouer à nouveau la tête.

— Impossible de le dire avec certitude. Il y a plus d'acteurs que les pays impliqués. Il y a des groupes indigènes répartis partout dans l'Arctique, comme les Esquimaux, les Aléoutes, les Inuits et beaucoup d'autres. Tous ces groupes craignent ce regain d'intérêt pour l'Arctique. Ils craignent de perdre leurs terres, leur culture et leurs droits de chasse traditionnels. Ils ont peur qu'il ne se produise des marées noires et d'autres catastrophes écologiques. En général, les peuples indigènes ont surtout eu des mauvaises expériences avec les pays puissants et les grandes entreprises. Ils se méfient beaucoup de ce qui arrive et certains des groupes sont déjà radicalisés.

— Mais sont-ils assez nombreux et assez bien entraînés ...

— Bien sûr que non, dit Trudy, pas sans aide extérieure, mais nous ne pouvons pas supposer qu'ils agissent seuls. Il y a des dizaines de groupes écologistes, dont plusieurs sont aussi radicalisés. Il y a les grandes entreprises, surtout les compagnies pétrolières, qui manœuvrent pour être bien placées. Il y a les pays du Moyen-Orient qui se demandent si l'exploration pétrolière dans l'Arctique va les plonger dans la pauvreté. Enfin, bien sûr, il y a la Russie et la Chine.

— La bannière, dit Luke.

— Oui. Sur la bannière, il est dit que l'Amérique est un mélange d'hypocrites et de menteurs. Ça ne nous dit pas grand-chose, mais la simplicité et la syntaxe malmenée du message suggèrent que les gens qui ont fabriqué la bannière ne sont pas anglophones de naissance. Pourtant, le professionnalisme apparent de l'attaque suggère que ces gens-là ont au moins un niveau élevé d'entraînement, notamment en climat froid, et probablement une expérience de combat.

Luke voyait où elle voulait en venir.

— La plus grande partie des pays de l'Arctique sont soit nos alliés proches, comme le Canada, la Norvège et la Suède, ou ont avec nous des relations allant de l'amitié à la neutralité, comme l'Islande, le Danemark et la Finlande. De plus, je ne crois pas que les Russes ou les Chinois nous attaquent directement, surtout pas après tous les troubles qui ont eu lieu récemment. Cependant, seraient-ils capables de financer et d'entraîner un intermédiaire, un groupe qui se sent privé de ses droits par nous ou qui considère qu'il va l'être ?

Elle s'interrompt.

— Bien sûr qu'ils le seraient, dit Swann.

Trudy hocha la tête.

— Tout à fait d'accord.

— Donc, ce serait un nouveau groupe radical anti-américain, une sorte d'Al-Qaïda de l'Arctique ?

Trudy haussa les épaules.

— Je ne saurais le dire avec certitude. Ça pourrait être un groupe indigène armé et entraîné ou plusieurs groupes de cette sorte. Ça pourrait être un groupe de suprémacistes blancs du vieux monde

Viking, qui espèrent rétablir la gloire du monde scandinave. Bon sang, ça pourrait même être des séparatistes québécois. Je ne sais pas.

À la gauche de Luke, la porte en verre qui menait à l'autre cabine pour passagers s'ouvrit. Les deux hommes entrèrent.

— Bonnes hypothèses, Mme Wellington, dit l'aîné des deux hommes. Elles sont probablement fausses mais, en tant que scénarios, elles sont quand même très bonnes.

* * *

Le plus jeune des deux portait un jean et un tee-shirt. Le jean moulait ses jambes musclées. Le tee-shirt moulait sa poitrine musclée. Sur le devant du tee-shirt, deux mots étaient imprimés en très petits caractères blancs sur fond noir.

DURCISSEZ.

— Les gars, je suis le capitaine Brooks Donaldson, du Naval Special Warfare Development Group des États-Unis, que l'on appelle parfois le DEVGRU et souvent le SEAL Team Six.

Il tenait une épaisse combinaison de plongée orange avec tous ses équipements, dont le casque, les gants et les bottes. Étrangement pour un membre des Marines, il venait de poser une canette de soda sur la table. Luke la regarda fixement. C'était un soda au gingembre, de la marque D. Peck.

— Je veux vous parler un peu d'hypothermie, à vous tous. Il est important que nous y pensions. Malgré tout ce que nous savons sur le gel et sa physiologie, personne ne peut prédire avec exactitude à quelle vitesse et qui l'hypothermie frappera, et si elle frappera de façon mortelle. Nous savons qu'elle est plus susceptible de tuer les hommes que les femmes et qu'elle tue plus souvent les gens minces et bien musclés, ce qui correspond à tout le monde dans cette pièce, que les gens qui ont beaucoup de graisses corporelles. Elle pardonne le moins aux gens qui ignorent ses effets. En d'autres termes, si vous n'êtes pas préparés à l'affronter et si vous ne savez pas quoi faire contre elle, elle peut facilement vous tuer.

Luke n'aimait déjà pas la direction que prenait ce discours. Personne ne lui avait dit qu'il allait devoir porter une combinaison de plongée, lutter contre l'hypothermie ou fréquenter des Marines qui buvaient des sodas. Donaldson montra la combinaison de plongée qu'il avait en main.

— Cette combinaison est votre première protection contre l'hypothermie. Cette combinaison de démonstration est orange alors que, pour l'opération, vos combinaisons seront noires, mais cela ne doit pas vous distraire. Imaginez seulement que celle-ci est noire. Qu'elles soient orange ou noires, ou violettes ou roses, ou de quelque autre couleur, ces combinaisons-là sont à la pointe du progrès et ce sont probablement les meilleures combinaisons d'immersion en eau froide de notre époque. Elles vous protégeront aussi bien contre la noyade que contre l'hypothermie. Leurs fonctionnalités comprennent un harnais de levage et une sangle de sécurité, des gants isolés à cinq doigts qui offrent chaleur et dextérité, un coussin gonflable pour la tête, un masque protecteur et un dispositif d'étanchéité faciale, des poignets et des chevilles ajustables, un néoprène ignifuge de 5 mm, un sifflet de salut, une poche légère et des couvre-chaussures antidérapants à semelle épaisse. Cela dit, il est un peu difficile de les mettre et de les enlever en pleine tempête. Donc, je vais vous montrer comment le faire.

Tous les occupants de la cabine le regardaient fixement.

— Avez-vous des questions avant que je commence ?

Murphy leva une main.

— Oui, Agent ...

— Murphy.

— Oui, Agent Murphy, allez-y.

Murphy jeta un coup d'œil à la canette de soda au gingembre posée sur la table. Il prit un air très légèrement renfrogné. Murphy était un Irlandais du Bronx. Luke n'était pas certain de ce que Murphy pensait exactement de ce soda au gingembre, mais il semblait vraiment ne pas approuver sa présence.

— De quoi parlons-nous, ici ?

Donaldson parut confus.

— De quoi parlons-nous ? Que voulez-vous dire ?

Murphy hocha la tête. Il désigna la combinaison de plongée orange.

— Je parle de ça. Pourquoi nous expliquez-vous son fonctionnement ? Nous ne sommes pas des Marines. Nous n'avons aucune pratique de l'eau. Newsam, Stone et moi, nous venons tous de la Force Delta. Assauts aéroportés. Avant d'entrer dans la Force Delta, j'appartenais aux 75ème bataillon des Rangers, Stone aussi, Newsam, lui ...

Il s'interrompit et regarda Ed. Ed était tellement avachi sur sa chaise que, s'il continuait, il allait couler par terre.

— 82ème Aéroporté, dit Ed.

— Aéroporté, dit Murphy. Compris ? Vous pouvez nous montrer cette combinaison jusqu'à ce que nous atterrissions, et toute la semaine prochaine, ça ne nous transformera pas en plongeurs.

— J'ai fait de la plongée, dit Ed.

Murphy le regarda fixement. Même s'il n'en était pas sûr, Luke pensait qu'il n'avait jamais vu personne fixer Ed comme cela. Murphy était un véhicule qui ne connaissait pas la marche arrière.

— Merci, dit-il. Ton expérience de plongée dans les épaves d'Aruba m'aide vraiment à expliquer mon point de vue.

Ed sourit et haussa les épaules.

Le membre des Marines hocha la tête.

— Je comprends ce que vous me dites, mais cette opération est sous-marine. Nous amerrirons à un camp temporaire qui est en cours de construction sur une plaque de glace qui flotte à environ deux kilomètres et demi de la plate-forme pétrolière. Je croyais que vous étiez au courant.

Luke secoua la tête.

— C'est la première fois qu'on nous le dit.

— Il est impossible de se rendre là-bas en bateau, dit Donaldson. Nous devons supposer que nos adversaires surveillent tous les points d'approche. Ils semblent avoir accès à des armes lourdes. Si un bateau se fraye un chemin dans la glace pour approcher de cette plate-forme pétrolière, il sera violemment attaqué.

— Pouvons-nous arriver par le ciel ? dit Luke.

Donaldson secoua la tête.

— Ce serait encore pire. La météo prévoit qu'une tempête va traverser cette zone dans les quelques prochaines heures. Je vous promets qu'il vaut mieux éviter de sauter en parachute au milieu d'une tempête arctique. De plus, même si le ciel s'éclaircissait, ils pourraient vous abattre sans difficulté pendant votre descente. Vous seriez des cibles faciles. Il n'y a qu'un moyen d'aller là-bas. C'est d'arriver sous la glace et de les prendre par surprise.

Il s'interrompit.

— Et puis, nous allons avoir besoin de toute la surprise possible. Même si nous attaquons violemment, il faut que nous gardions au moins un des attaquants en vie.

— Pourquoi ? dit Ed.

Donaldson haussa les épaules.

— Il faut que nous sachions ce que veulent ces hommes, ce qu'est leur plan et s'ils ont agi seuls. Il faut en apprendre un maximum sur eux. Comme ils ne vont sans doute pas nous laisser de manifeste et comme personne n'a revendiqué cette attaque jusque-là, nous devons supposer que la seule façon d'obtenir ces informations est de capturer au moins un de ces hommes, et de préférence plus d'un.

Luke aimait de moins en moins cette mission. Ils allaient approcher par-dessous la glace et, quand ils remonteraient, ils devraient capturer quelqu'un. Et si c'étaient des djihadistes qui ne se rendaient pas ? Et s'ils se battaient jusqu'au dernier souffle ?

L'opération entière paraissait organisée à la va-vite et mal conçue. Cela dit, c'était inévitable. Comment aurait-elle pu être bien conçue alors que le plan était de reprendre la plate-forme pétrolière la même nuit où elle avait été attaquée, à peine quelques heures plus tard, en fait ?

Ils n'avaient aucune information sur les attaquants. Il n'y avait eu aucune communication. Ils ne savaient pas d'où ils venaient, ce qu'ils voulaient, quelles armes ou quelles autres compétences ils avaient. Ils ne savaient pas ce que les attaquants feraient s'ils étaient eux-mêmes attaqués. Est-ce qu'ils tueraient tous les otages ? Est-ce qu'ils se suicideraient en faisant sauter la plate-forme ? Personne ne le savait.

Donc, au lieu d'être préparé, le groupe tout entier allait effectuer la mission à l'aveuglette. Pire encore, l'équipe de Luke était censée être la supervision civile mais participait à une mission sous-marine en eau gelée, chose pour laquelle elle n'avait aucun entraînement. Très peu de soldats américains étaient entraînés à plonger en eau gelée.

— Toute cette histoire, dit Murphy, me paraît être un foutoir complet.

Luke n'était pas sûr d'être complètement d'accord, mais il comprenait que Murphy devait encore penser que c'étaient les mauvaises décisions de Luke qui avaient provoqué la mort de toute leur équipe d'assaut en Afghanistan.

Si Murphy, Ed ou même Swann ou Trudy décidaient qu'ils refusaient cette mission, Luke comprendrait. Il fallait qu'ils prennent leurs propres décisions. Il ne pouvait pas décider à leur place.

Soudain, il se dit qu'il aurait dû parler à Becca avant de partir en mission. Maintenant, c'était trop tard.

— Nous devrions arriver dans moins de deux heures, dit l'homme le plus âgé en regardant sa montre.

Il regarda Donaldson, qui tenait encore la combinaison orange épaisse. Alors, il fit un geste circulaire avec sa main, comme des aiguilles qui avanceraient rapidement sur une pendule.

— Je suggère que tu commences cette démonstration maintenant.

CHAPITRE HUIT

9 h 15, Heure de Moscou (22 h 15, Heure de l'Alaska, 4 septembre)

L'Aquarium

Quartier général de la Direction Générale des Renseignements (GRU)

Aérodrome de Khodynka

Moscou, Russie

Une fumée bleue s'élevait vers le plafond.

— Il y a beaucoup de mouvement, dit le dernier visiteur.

Il s'agissait d'un homme ventru qui portait l'uniforme du Ministère de l'Intérieur. Sa voix trahissait une certaine anxiété. Cela n'avait rien à voir avec le timbre de la voix, qui ne tremblait ni ne se brisait. Si on avait les oreilles qu'il fallait pour l'entendre, on constatait que cet homme avait peur.

— Oui, dit Marmilov. Vous seriez-vous attendus à ce qu'ils restent inactifs ?

Le bureau n'avait pas de fenêtres, mais la lumière avait changé à mesure que la matinée avait progressé. À présent, les cheveux tombants et durcis de Marmilov ressemblaient à une sorte de casque en plastique foncé. Les lumières du dessus paraissaient si brillantes que c'était comme si Marmilov et son invité avaient été assis dans le désert à midi et comme si le soleil avait jeté des ombres profondes dans les fissures sculptées dans la pierre antique du visage de Marmilov.

Parfois, les gens se demandaient pourquoi un homme aussi influent choisissait de diriger son empire à partir de ce tombeau, sous ce bâtiment terne, croulant et vieux si éloigné du centre de Moscou. Marmilov savait que cela les étonnait parce que les hommes, surtout les hommes puissants ou ceux qui espéraient le devenir, lui posaient souvent cette question même.

— Pourquoi ne pas vous trouver un bureau tranquille en haut, Marmilov ?

Ou alors :

— Un homme comme vous, dont le mandat surpasse de loin le GRU, pourquoi ne pas vous faire transférer au Kremlin, avec une bonne vue sur la Place Rouge et la possibilité de contempler les réussites de notre histoire et les grands hommes qui nous ont précédés ? Ou peut-être pour seulement regarder les jolies filles qui passent ? Ou, au minimum, pour avoir une chance de voir le soleil ?

Alors, Marmilov souriait et disait :

— Je n'aime pas le soleil.

— Et les jolies filles ? disaient parfois ses persécuteurs amicaux.

Alors, Marmilov secouait la tête.

— Je suis un vieil homme. Ma femme me suffit.

Rien de tout cela n'était vrai. La femme de Marmilov habitait à cinquante kilomètres de la ville, dans une propriété campagnarde qui datait d'avant la Révolution. Il ne la voyait presque jamais et cela les arrangeait tous les deux. Au lieu de passer du temps avec sa femme, il logeait dans une suite d'hôtel moderne au Ritz Carlton de Moscou et il se repaissait d'un flux ininterrompu de jeunes femmes qu'on emmenait directement à sa porte. Il les commandait comme n'importe quel service en chambre.

Il avait entendu dire que les filles, et pour ce qu'il en savait leurs proxénètes aussi, l'appelaient Comte Dracula. Le surnom le faisait sourire. Il n'aurait pas pu en trouver un plus apte lui-même.

S'il restait dans le sous-sol de ce bâtiment et ne déménageait pas au Kremlin, c'était parce qu'il ne voulait pas voir la Place Rouge. Même s'il aimait la culture russe plus que tout, pendant sa journée de travail, il ne voulait pas que ses actions soient contaminées par des rêves du passé et il ne voulait surtout pas qu'elles soient entravées par les réalités malheureuses et les demi-mesures du temps présent.

Marmilov était concentré sur l'avenir. Il était prêt à tout pour cela.

Il y avait de la grandeur dans l'avenir. Il y avait de la gloire dans l'avenir. L'avenir russe surpasserait puis ridiculiserait les désastres pitoyables du présent et peut-être même les victoires du passé.

L'avenir arrivait et il était son créateur. Il était son père et aussi son accoucheur. Pour l'imaginer pleinement, il ne pouvait pas se permettre de se laisser distraire par des messages et des idées conflictuels. Il avait besoin d'une vision pure et, pour y parvenir, il valait mieux fixer un mur nu que regarder par la fenêtre.

— Non, jamais je n'aurais imaginé ça d'eux, dit le gros homme, Viktor Ulyanov, mais je crois qu'il y a des hommes de notre cercle qui ont peur de cette activité.

Marmilov haussa les épaules.

— Bien sûr.

Il y avait toujours des gens qui s'inquiétaient plus de sauver leur propre peau que de créer de plus beaux lendemains pour le peuple.

— Et il y en a qui croient que, quand le Président ...

Le Président !

Marmilov faillit rire. Le Président était un ralentisseur sur la route qui mènerait ce pays à la grandeur. Il était un obstacle, et un petit, en plus. Depuis que ce Président avait pris la succession de son mentor alcoolique Yelstin, la comédie pitoyable qu'était devenue la Russie s'était aggravée au lieu de s'améliorer.

Président de quoi ? Président d'un tas de détritiques !

Comme le disait le dicton, il fallait que le Président surveille ses arrières ou il trouverait bientôt un couteau planté dedans.

— Oui ? dit Marmilov. Ils croient que, quand le Président ... quoi ?

— Trouvera, dit Ulyanov.

Marmilov hocha la tête et sourit.

— Oui ? Quand il trouvera ... que se passera-t-il ?

— Il y aura une purge, dit Ulyanov.

Dans le nuage de fumée, Marmilov contempla Ulyanov en clignant des yeux. Est-ce que cet homme plaisantait ? Le plus drôle, ce ne serait pas que Poutine découvre leurs manigances et que cela mène à une purge. Si c'était mal géré, cela mènerait à une purge, bien sûr. Non, le plus drôle, ce serait qu'Ulyanov et d'autres hommes sans nom se mettent soudain à envisager ce genre de chose à un stade aussi tardif de leurs préparations.

— Le Président découvrira le pot aux roses quand il sera trop tard, déclara simplement Marmilov. C'est le Président lui-même qui sera victime d'une purge.

Ulyanov et tous ceux dont il était le représentant devaient le savoir. C'était ce qu'avait prévu le plan dès le début.

— Ils craignent que nous ne préparions un bain de sang, dit Ulyanov.

Marmilov souffla de la fumée dans l'air.

— Mon cher ami, nous ne préparons rien. Le bain de sang est déjà préparé. Il l'est depuis des années.

Ici, dans la tanière de Marmilov, un ordinateur portable avait fait son apparition sur son bureau comme un champignon à côté de la petite télévision. La télévision montrait encore les vidéos en circuit fermé des caméras de sécurité de la plate-forme pétrolière. L'ordinateur portable montrait la traduction en russe des transcriptions des communications américaines interceptées.

Les Américains resserraient l'étau autour de la plate-forme pétrolière capturée. Un cercle de bases avancées temporaires apparaissaient sur la banquise à quelques kilomètres de la plate-forme. Les équipes d'opérations secrètes étaient sur un pied d'alerte et se préparaient à frapper. Un jet supersonique expérimental avait reçu le droit d'atterrir à Deadhorse il y avait peut-être trente minutes de cela.

Les Américains étaient prêts à frapper.

— Le but n'a jamais été de garder la plate-forme très longtemps, dit Marmilov. C'est pour cela que nous avons utilisé un intermédiaire. Nous savions que les Américains reprendraient ce qui leur appartient.

— Certes, dit Ulyanov, mais la même nuit ?

Marmilov haussa les épaules.

— C'est plus tôt que prévu, mais le résultat sera le même. Leurs premières équipes d'assaut tomberont sur un désastre. Un bain de sang, comme vous dites. Plus il sera grand, mieux ce sera. Leur hypocrisie environnementale sera dévoilée au grand jour et le monde aura l'occasion de se souvenir de leurs crimes de guerre pas si lointains que ça.

— Et quelles seront les répercussions de cette affaire ? dit Ulyanov.

Marmilov prit une autre longue bouffée de sa cigarette. C'était comme le souffle de la vie elle-même. Oui, même ici en Russie, même ici dans le sanctuaire de Marmilov, on ne pouvait plus ignorer les faits. Les cigarettes étaient mauvaises pour la santé. La vodka était mauvaise pour la santé. Le whisky était mauvais pour la santé. Mais alors, si tel était le cas, pourquoi Dieu les avait-il tous rendus si agréables ?

Il expira.

— Cela reste à voir, bien sûr, et cela dépendra des organes de presse qui couvriront l'événement dans chaque pays, mais les premières dépêches seront bien évidemment en notre faveur. En général, je soupçonne que les événements donneront une image plutôt mauvaise des Américains, puis, un peu plus tard, de notre cher Président.

Il s'interrompit et y réfléchit juste un peu plus.

— La vérité, et les événements le confirmeront à mesure qu'ils arriveront, est que, plus la situation sera désastreuse, meilleure sera notre position.

CHAPITRE NEUF

23 h 05, Heure de l'Alaska (4 septembre)

Camp sur la Banquise de la Marine Américaine ReadyGo

À neuf kilomètres au nord de la Réserve Faunique Nationale de l'Arctique

À trois kilomètres à l'ouest de la plate-forme pétrolière Martin Frobisher

Mer de Beaufort

Océan Arctique

— Pas question, mec. Je ne peux pas faire ça.

La nuit était noire. À l'extérieur du petit dôme modulaire, le vent hurlait. Une pluie gelée tombait dehors. La visibilité se détériorait. Dans un moment, elle frôlerait le zéro.

Luke était fatigué. Il avait pris un cachet de Dexedrine quand l'avion avait atterri et un autre quelques moments auparavant, mais aucun d'eux n'avait encore fait effet.

Toute cette mission ressemblait à une erreur. Ils avaient traversé le continent à une allure folle, à une vitesse supersonique, la mission était sur le point de démarrer et, maintenant, un de ses hommes refusait d'y aller.

— Ça ne me convient pas du tout.

C'était Murphy qui parlait. Qui d'autre ?

Murphy ne voulait pas partir à l'aventure.

Le camp temporaire sur la banquise, qui correspondait en gros à une dizaine de dômes modulaires imperméables posés sur une plaque de glace flottante, avait jailli comme tant de champignons après une pluie printanière, apparemment au cours des deux heures précédentes. C'était un camp dans une série de camps semblables qui entouraient la plate-forme pétrolière à une distance confortable. S'ils avaient installé plusieurs camps ici, en périphérie, c'était au cas où les terroristes auraient été en train de les observer. Cette activité avait pour but de les empêcher de savoir d'où la contre-attaque allait venir.

À l'intérieur de chaque dôme, un trou rectangulaire avait été découpé dans la glace. Il avait environ la taille et la forme d'un cercueil. Ici, la glace mesurait entre soixante et quatre-vingt-dix centimètres d'épaisseur. Un pont constitué d'une substance synthétique semblable à du bois avait été fixé autour de chaque trou. Des lumières de plongée avaient été installées sous l'eau et donnaient au trou une couleur bleue étrange. Une nouvelle couche de glace se formait déjà à la surface de l'eau.

Luke et Ed portaient leurs combinaisons étanches en néoprène et ils étaient assis sur des chaises près du trou. Brooks Donaldson faisait la même chose. Chaque homme était préparé par deux assistants, des hommes de la marine américaine en polaire qui s'occupaient à les faire entrer dans leur équipement. Luke était assis, immobile, pendant qu'un homme montait son gilet stabilisateur autour de son torse.

— Comment vous paraît-il ? demanda l'homme.

— Gros, pour être honnête.

— Effectivement, il est gros.

Luke n'avait pas encore les mains dans ses gants. Il n'arrêtait pas de toucher la fermeture Éclair étanche qui lui traversait la poitrine. Elle était serrée et dure à tirer. Il fallait qu'elle le soit. Là-dessous, l'eau était froide. La fermeture Éclair fermait bien la combinaison. Cependant, cela signifiait qu'elle serait dure à ouvrir quand ils atteindraient la destination.

— Comment voulez-vous que j'ouvre ce truc ? dit-il.

— Grâce à l'adrénaline, dit un des assistants. Quand ça commence à chauffer, les hommes s'arrachent quasiment ces combinaisons à mains nues.

Ed rit. Il regarda Luke. Son regard indiquait qu'il ne trouvait pas ça très drôle.

— Eh ben, dit-il.

Murphy ne riait pas du tout. Il était venu ici avec eux depuis Deadhorse, mais il n'avait même pas commencé à revêtir la combinaison.

— C'est un piège mortel, Stone, dit-il. C'est comme la dernière fois.

— Tu n'as rien à me prouver, dit Luke. Ni à moi ni à qui que ce soit d'autre. Personne n'est forcé d'y aller. Ce n'est pas du tout comme la dernière fois.

La dernière fois.

C'était la fois où ils avaient été tous les deux dans la Force Delta, dans l'est de l'Afghanistan. Luke était le chef de section et il n'avait pas refusé d'obéir à un lieutenant colonel obsédé par la gloire qui avait mené tout le monde, à l'exception de Luke et de Murphy, à sa mort.

C'était vrai. Il aurait pu annuler la mission. C'étaient ses hommes et ils ne devaient aucune fidélité au lieutenant colonel. Si Luke avait dit non, la mission se serait arrêtée, mais il aurait risqué la cour martiale pour insubordination. Il aurait risqué toute sa carrière militaire, une carrière qui, assez bizarrement, avait quand même pris fin cette nuit-là.

Murphy regarda Ed.

— Pourquoi y vas-tu ?

Ed haussa les épaules.

— J'aime l'excitation.

Murphy secoua la tête.

— Regarde ce trou, mec. C'est comme si quelqu'un avait creusé ta tombe. Si on met un cercueil là-dedans, tu es prêt pour l'enterrement.

Murphy n'était pas un lâche. Luke le savait. Pendant leur période dans la Force Delta, Luke avait participé à au moins une dizaine de batailles avec lui. Il avait été avec lui à Montréal, pendant la fusillade au cours de laquelle ils avaient sauvé la vie à Lawrence Keller et fait condamner les assassins du Président David Barrett. Il s'était même bagarré à coups de poings avec Murphy sur la flamme éternelle de John F. Kennedy. Murphy était un dur.

Pourtant, Murphy ne voulait pas y aller. Luke voyait qu'il avait peur. C'était peut-être parce que Murphy n'avait pas l'entraînement pour ça. Ou alors, c'était peut-être juste parce que ...

— OK, les gars, écoutez !

Un homme costaud en polaire de la Marine venait d'entrer dans le dôme. Pendant une fraction de seconde, quand il avait écarté les lourdes tentures en vinyle qui servaient de sas avec l'extérieur, le vent avait hurlé. L'homme avait le visage rouge vif à cause du froid.

— D'après ce qu'on me dit, on vous a tous briefés à Deadhorse.

L'homme s'interrompit. Il regarda le siège vide où Murphy aurait dû être assis. Alors, il regarda Murphy.

Murphy secoua la tête.

— Je n'y vais pas.

L'homme haussa les épaules.

— Comme vous voulez, mais cette opération est top-secret. Si vous n'y allez pas, vous ne pouvez pas entendre ce que je vais dire.

— Je fais partie de l'équipe civile de supervision, dit Murphy.

L'homme secoua la tête.

— Selon mes ordres, deux membres de l'équipe civile de supervision sont au centre de contrôle de Deadhorse et le reste de l'équipe est en combinaison et va avec les Marines.

Il leva ses mains vides comme pour dire : C'est tout ce que j'ai.

— Si vous n'êtes pas au centre de contrôle et si vous n'êtes pas en combinaison, je ne crois pas que vous faites partie de l'équipe.

Murphy secoua la tête et soupira.

— Et merde.

D'un mouvement des épaules, il mit une lourde parka verte par-dessus son épaisse combinaison de travail.

— Murph, dit Luke, appelle Swann et Trudy. Ils te feront monter dans un hélicoptère.

Le nouvel arrivant secoua la tête.

— Les hélicoptères n'ont pas le droit de décoller. La tempête arrive dans toute sa force. Nous ne pouvons pas nous permettre d'accidents en extérieur. La mission est assez dure comme ça.

Murphy jura à voix basse et sortit par là où l'homme venait d'entrer. Le vinyle battit dans le vent, qui hurla à nouveau. L'homme regarda Murphy partir, puis se tourna vers les trois plongeurs restants.

— Bon, dit-il. C'est une plongée sous la glace, la nuit, pendant une tempête, dans un environnement sous plafond. J'ai du mal à imaginer plus difficile, comme mission. Il y a un an, nous avons perdu deux plongeurs expérimentés dans un environnement sous glace similaire, mais c'était pendant une plongée d'entraînement en journée, il n'y avait pas de tempête et ils étaient attachés à leur base. OK ? Vous devez savoir ça.

— Est-ce qu'ils se dirigeaient vers un combat avec armes à feu ? dit Ed.

L'homme le regarda sans répondre. Il n'était pas d'humeur à plaisanter. Luke se sentait plutôt comme lui. Cette situation n'avait rien de drôle.

— Comme vous le comprenez probablement, ce n'est pas une plongée attachée. Pendant une grande partie de votre nage, la glace au-dessus de vos têtes sera gelée et compacte. Il faudra éviter d'entrer en contact avec elle. Il faudra rester cinq mètres au-dessous, puis conserver une flottabilité nulle et une bonne assiette.

Il y avait quatre engins porte-nageurs à ses pieds. En gros, c'étaient des petites torpilles électriques à batterie. Chaque plongeur devait tenir la poignée d'un véhicule d'une main et la propulsion l'emmènerait à destination beaucoup plus vite et avec beaucoup moins d'effort que s'il avait dû nager lui-même.

L'homme en saisit un dans ses deux bras.

— Qui d'entre vous a déjà utilisé un de ces appareils ?

Les trois mains se levèrent toutes.

L'homme hocha la tête.

— Bien. Normalement, nous utilisons des engins porte-nageurs sous-marins Mark 8. Chacun d'eux porte de deux à quatre hommes, mais nous n'avons pas pu les amener ici à temps et, dans cet environnement, il est difficile de les déployer. Donc, nous utiliserons ceux qu'on tient à la main. D'accord ?

Il s'interrompit, mais personne ne dit un seul mot. La situation était ce qu'elle était. Peu importait s'ils étaient d'accord ou pas.

— Regardez votre boussole. Vous irez droit vers l'est. Vous avez dix-sept autres hommes ...

Il regarda à nouveau la chaise vide de Murphy.

— Vous avez seize autres hommes là-dessous. Suivez le mouvement. Ce groupe est le groupe de supervision, donc, vous resterez à l'arrière. Si vous perdez vos repères, si vous vous égarez, le chemin de retour est directement à l'ouest. Là-dessous, ce camp est aussi lumineux qu'un arbre de Noël, donc, dirigez-vous tout simplement vers les lumières.

Il leva un casque étanche, avec sa visière et son masque.

— Votre équipement de tête permet les communications radio bidirectionnelles. Bavardez le moins possible. Écoutez les chefs qui sont à l'avant. La visibilité va être basse. Vos oreilles pourront vous sauver, mais votre bouche pourra vous tuer.

Il les regarda tous d'un air sévère.

— Pas de secours aérien. Pas de secours amphibie. Ça pourrait être chaud. Gardez un œil au-dessus de vous. Quand vous verrez une ouverture, vous serez presque arrivés. Quand vous atteindrez le bord de la glace d'au-dessus, éteignez vos lampes frontales. L'idée, messieurs, est de les prendre par surprise.

L'homme leva une mitrailleuse MP5 avec un chargeur pré-installé. L'arme était emballée sous un épais film plastique translucide. Il leva un paquet de trois grenades, emballées de la même façon.

— Ces choses sont déjà protégées contre les éléments. Elles sont étanches à cent pour cent. Quand vous débarquerez, utilisez vos couteaux pour couper le plastique.

Il sourit puis secoua la tête.

— Si nécessaire, utilisez aussi vos couteaux pour vous libérer de ces combinaisons.

Luke jeta un coup d'œil à Ed. Ed fit une grimace, une drôle d'expression faciale que Luke ne l'avait jamais vu faire auparavant. On aurait dit un enfant d'école primaire quand l'instituteur proposait que la classe entonne des chants de Noël.

Les assistants qui se tenaient derrière Ed levèrent son casque, puis le laissèrent s'installer sur sa tête. Le souffle d'Ed embua la visière.

Les assistants qui se tenaient derrière Luke se préparèrent à en faire autant.

— Avez-vous des questions ? dit l'homme devant eux.

Dans quoi s'est-on fourrés ? pensa Luke.

— Bien. Dans ce cas, exécution.

* * *

Murphy était de mauvaise humeur.

— J'en ai marre de cette mission, Swann. Je n'ai jamais aimé les gars de la Marine et, maintenant, je ne les aime vraiment pas.

Ici, les communications fonctionnaient correctement malgré la tempête. Swann lui avait expliqué pourquoi, mais Murphy n'avait pas tout écouté. C'était en partie dû aux antennes intégrées à ces dômes, et aussi aux signaux satellites qui pénétraient la couverture nuageuse qui bougeait vite et les précipitations, plus le cryptage inviolable qui faisait la notoriété de Swann ...

Bref.

Il attendait le décalage pendant que le signal allait de relais en relais pour que les terroristes ne puissent pas le repérer et les espionner.

Murphy en avait marre, il était irrité. Il n'était pas plongeur. Stone et Newsam n'étaient pas plongeurs, eux non plus. Les Marines bénéficiaient d'un entraînement avec des équipes de plongeurs d'élite en eau froide de Norvège et de Suède depuis plusieurs années. Entre temps, non préparée, l'EIS avait été ajoutée à cette mission comme une sorte de décoration de capot tape-à-l'œil.

Vu la façon dont ce grand gars avait regardé la chaise vide, puis Murphy, puis à nouveau la chaise, il avait de la chance qu'ils aient été dans la même équipe. Autrement, Murphy lui aurait volontiers refait le portrait avec cette chaise.

— Oui, je dois dire que je ne comprends pas, dit finalement Swann. Ici, au centre de contrôle, ce qu'on fait, c'est surtout de la poudre aux yeux. Personne ne veut que des civils supervisent cette mission. Ils veulent qu'on approuve sans discussion. Ils nous ont installés dans notre propre bureau, loin de tous les autres, avec deux ordinateurs et une machine à café.

Murphy sourit. Il imaginait les Marines endurcis et les officiers du JSOC mater Swann, le grand passionné d'informatique à lunettes dégingandé et aux cheveux longs et la jeune et jolie Trudy Wellington et penser ...

Rien. À ce stade-là, les moteurs qui alimentaient le cerveau militaire typique s'arrêteraient laborieusement. Rien que la vue de Swann serait l'équivalent d'un morceau de sucre dans le réservoir à essence.

Mettez-les dans une autre pièce, à l'écart de tout le monde.

— Ces gars vont se faire tuer là-bas. J'ai essayé de le dire à Stone mais, à ce moment-là, un imbécile de Marine m'a jeté dehors parce que le briefing était top-secret.

— Où es-tu maintenant ? dit Swann.

Murphy regarda autour de lui. Il était à l'intérieur d'un dôme vide, assis sur une chaise qui, jusqu'à peu, avait dû accueillir un membre des Marines. Le trou dans la glace dégageait une lueur

bleue. Il y avait un dôme de commandement quelque part aux alentours et, quand les Marines étaient partis en mission, les assistants avaient dû s'y rendre pour regarder les points sur les écrans des radars se déplacer sous la calotte glaciaire.

— Je suis en enfer, dit Murphy. Dans un enfer gelé.

Il entendit arriver la voix de Trudy. Elle était mélodieuse, comme si des doigts avaient effleuré les touches d'un piano.

— Que veux-tu faire ? dit-elle.

La réponse à cette question était assez simple. Murphy voulait disparaître. Il voulait quitter ce désert arctique, cette atrocité terroriste absurde quelle qu'elle soit, aller à Grand Cayman, prendre ses deux millions et demi de dollars en liquide et disparaître.

Toutefois, c'était plus facile à dire qu'à faire. Il allait falloir des préparations et du temps pour orchestrer une disparition comme ça. Du temps, il n'en avait pas. Don voulait encore qu'il passe six mois à Leavenworth, après quoi il lui accorderait une libération honorable. Entre temps, Wallace Speck était sous les verrous, hors de portée de Murphy, et il pouvait se mettre à dire des choses gênantes à tout moment.

Le pire, ce serait si Murphy arrivait à Leavenworth au moment même où Speck citait son nom.

Naturellement, ce n'étaient pas des choses dont Murphy pouvait parler avec Mark Swann et Trudy Wellington, mais il y en avait d'autres dont il pouvait parler. Swann et Trudy pouvaient l'aider, non pas à partir d'ici, mais à y entrer encore plus.

Stone avait tort. Murphy avait quelque chose à prouver. Il avait toujours quelque chose à prouver. Peut-être pas à Stone et peut-être pas à cet entraîneur Marine à crâne de Cro-Magnon, mais à lui-même. Cette mission l'avait vexé. Ils avaient traversé le pays tout entier à toute vitesse, mais pour quoi ? Une opération foireuse qui était foutue avant même d'avoir commencé. Qui avait organisé ça ? Bip-Bip et Coyote ? C'était l'opération de sauvetage de l'ambassade iranienne, acte deux, avec, cette fois-ci, de la glace à la place du sable.

Murphy était furieux que cette mission semble avoir été si mal et si hâtivement conçue. Que Stone ait accepté d'y aller l'irritait encore plus et, comme Newsam avait accepté lui aussi, l'irritation de Murphy crevait le plafond.

Enfin, que lui, Murphy, n'ait pas pu se résoudre à se glisser dans cette tenue de plongée confinée et à descendre dans ce trou creusé dans la glace comme une tombe ne faisait qu'accroître son humiliation. Sans parler de la façon dont cette brute sans cervelle avait regardé cette chaise ...

Murphy serrait et desserrait les mains. Il avait depuis longtemps accepté que, s'il s'était enrôlé dans l'armée puis dans la Force Delta, c'était en partie pour faire quelque chose de constructif avec sa colère.

Il connaissait l'histoire de son pays. Il avait étudié la biographie des tueurs compétents et prolifiques des guerres du passé. Audie Murphy pendant la Seconde Guerre Mondiale. Bloody Bill Anderson pendant la Guerre de Sécession. Dans l'ensemble, ce qui poussait ces hommes à la violence, c'était la rage.

Il imaginait Audie Murphy à Colmar, debout seul sur un tank qui brûlait et en train de faucher des dizaines d'Allemands avec une mitrailleuse de calibre 50 tout en subissant constamment le feu de l'ennemi.

Murphy, Newsam et Stone avaient tous pris des cachets de Dexedrine avant la mission. Murphy avait été fatigué et en avait pris deux. Ils faisaient vigoureusement effet, maintenant. Il sentait son cœur commencer à battre la chamade et sa respiration s'accélérer. Il lui sembla alors que les objets présents à l'intérieur de ce dôme débordaient de détails exquis. Il réprima son envie de se lever et de faire une série de sauts en étoile.

Il pourrait tuer quelqu'un, maintenant, beaucoup de gens, et les Îles Caïmans étaient loin, hors de portée pour le moment. Stone et Newsam venaient de partir pour une version sous-marine de l'expédition Donner, une mission suicidaire dans le froid qui ne pouvait mener qu'à une catastrophe.

De plus, là-bas, il y avait un groupe de terroristes qui avaient déjà tué des innocents. Les hommes qui tenaient cette plate-forme pétrolière étaient des salauds et personne ne pleurerait bien longtemps s'ils mouraient.

L'esprit de Murphy commença à s'affoler. Swann et Trudy avaient été confinés dans leur propre bureau et ce n'était pas forcément une mauvaise chose. Ils étaient tous deux des magiciens de la technologie. Si leurs communications n'avaient pas été isolées ... c'était un grand « Si », mais ...

— Murph ? Que veux-tu faire ?

Les yeux de Murphy tiraient des rayons laser. Ses mains pouvaient lancer des boules de feu. À présent, il était impossible à arrêter, comme il l'avait toujours été. Pendant toutes ces années de combat, c'était tout juste s'il avait eu une égratignure. C'était stupéfiant comme les choses faisaient soudain sens.

— Je veux un bateau, dit-il sans savoir qu'il allait le dire. Je veux des armes, je veux du soutien par drone et je veux qu'on m'aide à traverser la tempête pour atteindre cette plate-forme pétrolière.

Il s'interrompit. Maintenant, ses pensées progressaient si vite en l'inondant de pures images qu'il arrivait tout juste à les convertir en mots.

— Je veux participer à l'action.

* * *

Luke bondit dans le trou sombre.

Il se laissa tomber à travers une mince couche luisante de glace et arriva dans un monde sous-marin surréaliste. En un instant, l'environnement du dôme, utilitaire et presque semblable à un vestiaire, avait disparu, remplacé par ça ...

La mer était bleu foncé et elle disparaissait dans le vide noir au-dessous de lui. Au-dessus de sa tête, la glace était d'un blanc bleuté extrême avec des rectangles luisants de lumière blanc vif là où se trouvaient les dômes, où les trous avaient été découpés dans la glace.

C'était un monde étranger.

Il aurait pu être un astronaute qui évoluait en apesanteur dans l'espace lointain.

Ce qu'il remarqua le plus intensément, ce fut le froid. Ce n'était pas le froid glacé que l'on ressentait quand on plongeait dans l'océan à la fin de l'automne. Ce froid ne le pénétrait pas. La combinaison étanche le protégeait parfaitement bien de l'eau glacée qui l'aurait autrement tué en quelques moments.

De ce point de vue, il n'avait pas froid, mais il sentait le froid tout autour de lui, contre l'extérieur du néoprène épais. Sa peau lui semblait froide. C'était comme si le froid avait été vivant et avait essayé de se frayer un chemin jusqu'à lui. S'il réussissait, Luke mourrait ici. C'était aussi simple que ça.

Le seul son qu'il entendait était sa propre respiration, forte dans ses oreilles. Il remarqua qu'elle était rapide et superficielle et il se concentra pour la ralentir et l'approfondir. La respiration superficielle était le début de la panique. Quand on paniquait, on perdait la tête. Dans un endroit comme celui-là, cela le tuerait.

Détends-toi.

Luke démarra son engin porte-nageur cylindrique qui ressemblait à une torpille et partit doucement vers l'avant.

Devant lui, le groupe de plongeurs avançait et leurs lampes frontales illuminaient l'obscurité en projetant des ombres inquiétantes. Luke s'attendait presque à voir un requin géant, un mégalodon préhistorique, jaillir soudain de l'obscurité pour apparaître devant eux.

Alors qu'ils s'éloignaient du camp, il remarqua que la mer bougeait, tanguait, et que l'épais plafond de glace qui se trouvait au-dessus de leurs têtes ondulait et bondissait comme une terre sous l'effet d'un puissant séisme. Avec Ed à côté de lui, ils traversaient les courants lourds et les engins porte-nageurs qu'ils avaient en main faisaient la plus grande partie du travail.

Luke se sentait bousculé, il sentait que l'eau tentait de le renverser ou de l'envoyer contre Ed, mais il accompagnait les courants et poursuivait sa route.

Il jeta un coup d'œil à Ed. Ed était bien positionné, son corps était presque horizontal, très légèrement penché en avant, la tête remontée. Luke ne voyait pas le visage d'Ed sous son casque. Cela produisait un effet aliénant. Ed aurait pu être un imposteur ou une machine.

Luke commença à entendre des murmures dans la radio du casque. Il les entendait à peine et ne comprenait pas ce que disaient les gens. Le son de son appareil respiratoire était beaucoup plus fort que la radio. Il allait être difficile de communiquer.

Il jeta un coup d'œil vers l'arrière. Les lumières qui pénétraient l'obscurité depuis le dessus disparaissaient derrière eux. Le camp était déjà loin.

Le temps devenait étrangement amnésique. Il jeta un coup d'œil à sa montre. Il avait démarré son chronomètre à mission juste avant de plonger dans l'eau. Cela faisait un peu plus de dix minutes qu'ils étaient partis.

Ils passèrent le bord de la calotte glaciaire et le plafond au-dessus d'eux devint sombre, même noir, ponctué par des blocs de glace en mouvement. À présent, tout était sombre et leur seule lumière venait de leurs lampes frontales et des lampes frontales devant eux.

Ils étaient déjà près et ça s'était passé beaucoup plus vite qu'il ne l'avait prévu.

Calme ... calme.

Il passa à côté d'un petit appareil qui luisait vert dans l'obscurité. C'était une boîte en métal, à peut-être dix mètres à sa droite. Elle devait mesurer un mètre de longueur et cinquante centimètres de largeur. Il y avait des commandes de plusieurs sortes d'un côté. Comme l'appareil était assez petit et assez lointain, Luke avait failli ne pas le voir du tout.

C'était un robot et Luke savait qu'on appelait ce type d'appareil un véhicule sous-marin téléguidé ou VSMT. Il était attaché à un câble jaune épais qui partait dans l'obscurité, vers le nord. Le câble était probablement sa source primaire d'électricité. Il contenait aussi probablement les fils qui le contrôlaient et par lesquels les données s'en allaient ... où ?

Il avait un gros œil rond, probablement la lentille d'une caméra.

Cet objet n'avait-il été remarqué par personne d'autre ?

Luke essaya de tourner dans cette direction, mais son élan l'emporta avant qu'il n'ait pu s'en approcher. Ed se tourna vers lui. Luke essaya de désigner le VSMT, mais il était loin derrière lui, maintenant, et la combinaison et l'équipement étaient trop encombrants.

Il fallait qu'ils fassent demi-tour, qu'ils saisissent cet appareil et au moins qu'ils l'inspectent. Dans cette mission, personne n'avait dit que l'ennemi aurait peut-être déployé des caméras téléguidées. Cet appareil envoyait des images à quelqu'un.

Il fallait qu'ils coupent ce câble.

Les murmures à l'intérieur de son casque étaient maintenant plus forts mais, d'une façon ou d'une autre, il n'arrivait toujours pas à reconnaître les mots. Une par une, les lampes frontales qui brillaient devant lui s'éteignirent et les plongèrent dans une obscurité totale.

Les premiers commandos atteignaient le littoral.

Luke jeta un dernier coup d'œil en arrière. Les lumières du camp étaient loin, comme des étoiles dans le ciel nocturne. Si on se perdait, on était censé se diriger vers elles.

Le robot vert était déjà loin derrière lui et il le regardait. À cette distance, il aurait pu n'être qu'un organisme bioluminescent vert.

Il leva le bras pour éteindre sa lampe frontale. À sa gauche, la lumière d'Ed s'éteignit.

Ce fut alors que les hurlements commencèrent.

* * *

Murphy détestait tout le monde.

Il se rendait compte que c'était vrai, il était en pleine rage et il la laissait prendre possession de lui. C'était un monde froid et malsain et il méritait rien moins que son dédain complet. Son dédain et sa haine. La haine le guidait. La haine le nourrissait et lui permettait de tenir bon. La haine le protégeait contre le danger.

Un homme ne pouvait pas tuer les minables zélés qui l'expulsaient des briefings et lui adressaient des regards moqueurs. C'était contre les règles. Il finirait en prison. Par contre, il avait le droit de tuer l'ennemi.

Il dirigeait la petite embarcation de rivière des Marines dans la tempête. Ce bateau n'était pas conçu pour résister aux eaux de l'Arctique, mais il suffirait pour une seule incursion démente en mode kamikaze.

Il était propulsé par deux grands moteurs diesel jumeaux de 440 chevaux au frein. La coque était en aluminium blindé. Les anodes étaient en mousse à alvéole à forte résistance. Ici, les remous d'eau glacée frappaient très fort la proue. Murphy faisait brutalement passer le bateau au travers de gros morceaux de glace et, à chaque fois, la coque produisait des bruits de déchirure violents. Le vent lui hurlait dans les oreilles.

Il était dans le cockpit, derrière une paroi blindée. Un lance-grenades fumigènes et une grande mitrailleuse à chaîne de calibre 50 étaient installés dans la proue, trois mètres devant lui. La mitrailleuse à chaîne pouvait déchiqueter un véhicule blindé, mais Murphy ne savait pas si elle fonctionnerait, car il faisait un froid polaire, ici, et de l'eau salée et gelée giclait partout. De plus, ce n'était pas un bateau prévu pour un seul homme : il faudrait qu'il quitte le cockpit pour accéder à l'arme.

Il circulait tous feux éteints et traversait une obscurité absolue. Il portait des lunettes de vision nocturne, mais le monde vert qu'elles lui montraient était inintéressant. Encerclé par des vagues monstrueuses, une eau noire glaciale et une écume blanche sur fond de ciel noir, il fonçait à l'aveuglette dans la fureur de la tempête.

Il glissa dans un remous et le bateau s'écrasa sur l'eau du fond comme s'il avait été dans une glissoire hydraulique pour bûches. Parfois, certains bateaux descendaient dans des remous profonds, plongeaient directement sous l'eau et on ne les revoyait jamais. Murphy le savait. Il ne voulait pas y penser.

— Swann ! hurla-t-il dans l'obscurité. Où suis-je ?

Cette embarcation était équipée d'un radar, d'un sondeur, d'un GPS, d'une radio tactique VHF et de quantités d'autres capteurs et systèmes de traitement des données, mais Murphy avait déjà beaucoup de mal à diriger le bateau, donc, il ne pouvait se soucier de toutes les données qu'il affichait. Swann était censé le suivre à la trace et repérer où il se trouvait par rapport à la plate-forme pétrolière.

Une voix crépita dans son casque-micro.

— Swann !

— Va vers le nord ! entendit-il crier la voix. Nord nord-est. Le vent te pousse vers le sud.

Murphy consulta la boussole. Il la voyait à peine. Il tourna un peu la barre vers la gauche pour mieux s'aligner sur le nord. Il n'avait aucune idée de sa direction. Si quelque chose apparaissait juste devant lui, il pourrait foncer dedans sans jamais le voir venir.

Il n'avait pas de plan. Personne ne savait qu'il venait, même pas ses propres hommes. Swann et Trudy étaient les seuls à savoir qu'il avait pris ce bateau. Ils étaient les seuls à savoir qu'il avait rapidement enfilé un gilet pare-balles avant de charger le bateau d'armes et de munitions. Ils étaient les seuls à savoir où il était alors qu'il ne le savait pas lui-même.

Et ça lui était presque égal.

Peu lui importait de quel côté il était.

Il était vide, creux.

C'était à cause de la Dexedrine et de l'adrénaline.

Il y avait des terroristes là-bas, des mauvais gars, et il était le bon gars. Il était le cow-boy et ils étaient les Indiens. Il était le flic et ils étaient les voleurs. Ils étaient le FBI et il était John Dillinger. Ils étaient Batman et il était le Joker. Il était Superman et ils étaient ... les autres.

Peu importait qui était qui ou quoi.

Ils étaient les autres et il allait leur enfoncer ce bateau au fond de la gorge. S'il survivait, il survivrait. S'il mourait, il mourrait. Au combat, ça s'était toujours passé comme ça et il y avait toujours survécu. Confiance totale.

Il n'accordait pas grande importance à la vie, que ce soit la sienne ou celle des autres.

Il était mort à l'intérieur.

Ce moment, ces moments, c'était là qu'il était en vie.

— Vers l'est ! cria Swann. Droit vers l'est !

Murphy tourna doucement la barre vers la droite.

— C'est encore loin ? cria-t-il.

— Une minute !

Un frisson étrange traversa Murphy. Il avait très froid. Purée, il était quasiment congelé. Même avec sa combinaison de travail, une grosse parka, des gants épais, un chapeau et le visage couvert, il avait très froid. Ses vêtements étaient trempés. Il frissonnait, peut-être de froid, peut-être à cause de sa dernière poussée d'adrénaline.

C'était la règle du jeu. C'était comme ça.

La station était là. Il arrivait.

Il accéléra encore plus. Il scruta la pénombre. La tempête se déchaîna autour de lui. Le bateau fut bousculé de tous les côtés et il se cala les jambes en agrippant la barre.

Maintenant, il voyait tout juste des lumières devant lui et il entendait quelque chose.

Pan ! Pan ! Pan !

On lui tirait dessus.

— Ralentis ! hurla Swann. Tu vas t'échouer !

Devant Murphy, des lumières éclatantes apparurent soudain.

Il avançait vite. Trop vite. Swann avait raison. Le littoral était juste devant.

Cependant, ce bateau était conçu pour accoster sur des plages.

De toute façon, il n'y avait aucun moyen de l'arrêter. Murphy accéléra au maximum et se prépara à l'impact.

* * *

Un homme mort flottait dans l'eau, au-dessus de la tête de Luke.

Luke regardait fixement l'homme. C'était un membre des Marines entièrement équipé et il avait été abattu quand il avait essayé de sortir de l'eau. Il dérivait ça et là, tournant sur lui-même comme une algue emportée par les courants déferlants. Ses bras et ses jambes s'agitaient au hasard, comme des spaghettis trop cuits.

Il coulait vers Luke.

Du sang coulait du corps de l'homme par plusieurs trous et rougissait l'eau des alentours. Luke savait qu'il ne saignerait pas longtemps. Maintenant que la combinaison étanche de l'homme était déchirée et qu'il était exposé au froid, il allait geler très rapidement.

Une lumière blanche aveuglante tombait du dessus. Un moment auparavant, des projecteurs installés sur la terre ferme s'étaient allumés et avaient illuminé l'eau. Les Marines étaient exposés et il ne semblait pas que qui que ce soit ait encore réussi à sortir de l'eau.

Ils ne pouvaient même plus enlever leurs combinaisons étanches, ni sortir les armes de leurs poches imperméables, ni s'orienter et prendre l'initiative et encore moins mener une attaque surprise.

Les ennemis n'étaient pas du tout surpris. Ils étaient stationnés là-haut et ils tiraient dans l'eau.

Ils savaient que les Marines arrivaient. Ils avaient prévu l'assaut sous-marin. Soudain, Luke se souvint du robot à caméra intégrée, qui avait dégagé une lumière verte dans l'eau sombre.

C'était une embuscade. Ils étaient des cibles faciles.

À vingt mètres au-dessous de la surface, Luke vit des balles pénétrer l'eau glacée au-dessus de sa tête, puis perdre leur élan en approchant.

Конец ознакомительного фрагмента.

Текст предоставлен ООО «ЛитРес».

Прочитайте эту книгу целиком, [купив полную легальную версию](#) на ЛитРес.

Безопасно оплатить книгу можно банковской картой Visa, MasterCard, Maestro, со счета мобильного телефона, с платежного терминала, в салоне МТС или Связной, через PayPal, WebMoney, Яндекс.Деньги, QIWI Кошелек, бонусными картами или другим удобным Вам способом.